

LE

MENDIANT NOIR.

III

NOUVEAUTÉS EN VENTE.

Une Conspiration au Louvre, par Mery. . . . . 2 vol. in-8.
Le Pauvre Diable, par Clémence Robert. . . . 2 vol. in-8.
La Femme de soixante ans, par H. de Balzac . . . 3 vol. in-8.
Le Capitaine des trois Couronnes, par Michel Masson. 4 vol. in-8.
La Course aux Amours, par H. de Kock. . . . 3 vol. in-8.
Petites misères de la vie conjugale, par H. de Balzac. 3 vol. in-8.
Les Amants de ma maitresse, par H. de Kock. . 2 vol. in-8.
La Lune de Miel, par H. de Balzac. . . . . 2 vol. in-8.
Mémoires secrets du duc de Roquelaure.. . . . 4 vol. in-8.
La Femme de l'Ouvrier, par Roland Bauchery. 2 vol. in-8.
Les Fanfarrons du Roi, par Paul Feval. . . . 4 vol. in-8.
La Forêt de Rennes, par le même. . . . . . 3 vol. in-8.
William Shakspere, par Clemence Robert . . 2 vol. in-8.
Modeste Mignon; par H. de Balzac. . . . . 4 vol. in-8.
Marie d'Anjou, par Molé-Gentilhomme. . . . 2 vol. in-8.
Les Mémoires d'un Ange, par Emmanuel Gonzalès . 4 vol. in-8.
La Reine des Grisettes, par H. de Kock. . . 2 vol. in-8.
Les Bohémiens de paris, par Roland Bauchery. . 4 vol. in-8.
Le Roi des Étudiants, par H. de Kock. . . . 2 vol. in-8.
La Duchesse de Chevreuse, par Clémence Robert. 2 vol. in-8.
Les Frères de la Côte, par Emmanuel Gonzalès. 2 vol. in-8.
Berthe l'Amoureuse, par H. de Kock. . . . . 2 vol. in 8.
Le Livre d'amour, par Emmanuel Gonzalès. . 2 vol. in-8.
Les Enfants de l'atelier, par Michel Masson et Clémence Robert. . . . . 2 vol. in-8.
Thérésa, par Mme Charles Reybaud. . . . . } 2 vol. in-8.
La Mère-Folle, par Auguste Arnould. . . . . }
La Vierge de Fribourg, par X.-B. Saintine. . . } 2 vol. in-8.
La Marquise d'Alpujar, par Molé-Gentilhomme. }
La dernière Soeur grise, par Léon Gozlan . . } 2 vol. in-8.
Un Amour de Reine, par Clémence Robert. . . }
Aventures de Robert Robert, par Louis Desnoyers. 2 vol. in-8.

Sous Presse:

Le Provincial a Paris, par H. de Balzac. . . 2 vol. in-8.
La Circée de Paris, par Méry, ... 2 vol. in-8.
Le Tribunal secret, par Clémence Robert. . 2 vol. in-8.
La Duchesse du Maine, par Molé-Gentilhomme. 2 vol. in-8.
La Reine de Saba, par Emmanuel Gonzalès. . . 2 vol. in-8.
Marthe et Marie, par Paul Feval. . . . . . 2 vol. in-8.
Belle Rose, par Amédé Achard. . . . . 2 vol. in-8.
L'amant de Lucette, par H. de Kock. . . . . . 2 vol. in-8.
La Mère jalouse, par Fréderic de Sezanne . . 2 vol. in-8.
Mémoires d'une femme du peuple, par Roland Bauchery 2 vol. in-8.

ROMANS DE ELIE BERTHET.

En Vente:

Richard le Fauconnier . . . . 2 vol. in-8.
La mine d'or . . . . 2 vol. in-8.
Le Braconnier. . . . . 2 vol. in-8.
La belle Drapière. . . . . 2 vol. in-8.

Sous Presse:

Le pacte de famine. . . . . 2 vol. in-8.
Le Cadet de normandie. . . . . 2 vol. in-8.
Les Garçons de recettes. . . . . 2 vol. in-8.

Pour paraître incessamment:

LES SOIREES DE PARIS.

4 volumes in-8°.

IMP. DE F. BAUTRUCHE, R. DE LA HARPE, 90

LE

MENDIANT NOIR



PAR

PAUL FEVAL.

III

PARIS,

GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS,

EN VENTE A LA LIBRAIRIE,

25, RUE DU VIEUX-COLOMBIER.

1847

AU CLAIR DE LA LUNE.

(Suite.)

XXII.

— Il est mort ! dit la marquise en faisant le geste de déchirer l'acte de naissance. Qui le croira, maintenant, mendiant !

Neptune et Xavier s'étaient précipités à la fois pour arracher le papier des mains de madame de Rumbrye ; mais, légère comme un oiseau, elle leur échappa et gagna la porte d'un bond.

— Qui vous croira ? répéta-t-elle avec triomphe.

— Ce sera moi, madame, répondit une voix grave et sévère.

La marquise recula, foudroyée, jusqu'au milieu de la chambre. M. de Rumbrye était sur le seuil.

Il s'avança, prit des mains de sa femme le papier qu'il remit au mendiant, et poursuivit :

— J'ai tout entendu ; pas un mot pour votre défense, madame !... Je suis venu, attiré par le cri de détresse de cet homme... et j'ai vu de mes yeux le déshonneur de ma maison... Retirez-vous : demain, je vous ferai savoir mes volontés.

La marquise s'éloigna sans répliquer.

Un sourire de bien-être vint aux lèvres de Carral expirant.

Il mourait vengé.

Nul vent de ce drame étrange et lugubre ne transpira parmi les hôtes du château.

Le lendemain, madame de Rumbrye présida comme de coutume au splendide déjeûner qui réunit tous ses convives, sauf le mulâtre dont personne ne s'enquit.

Les gens comme lui vivent et meurent inaperçus, quoi qu'ils puissent faire.

Dans la matinée, M. de Rumbrye

annonça qu'une affaire imprévue et de la plus haute importance le rappelait à Paris.

La foule s'écoula comme elle était venue ; les fouets claquèrent de nouveau, mais, cette fois, nul fiacre n'essaya de lutter de vitesse avec les chaises de poste.

M. de Rumbrye partit le dernier avec sa fille, Xavier et le mendiant noir.

Ce fut là un sujet d'étonnement inexprimable pour le jeune M. Al

fred Lefebvre des Vallées, qui donna sa parole d'honneur qu'il n'avait jamais rien vu de pareil.

Mais il n'était pas à bout de surprise.

En effet, tandis que la calèche du marquis tournait l'angle de l'avenue et se dirigeait sur Paris, la chaise de poste de la créole, pivotant en sens inverse, galoppait sur le chemin de Bretagne.

— Du diable, si ce postillon n'est pas ivre ! s'écria le jeune M. Alfred.

La marquise lui imposa silence d'un geste et mit sa tête entre ses mains.

Une pâleur mate et livide couvrait son visage.

— Nous habiterons désormais la ville de***, en Bretagne, dit-elle d'une voix basse et étranglée.

— Ma parole d'honneur, madame, répondit le grand garçon, je trouve cela fort surprenant !

On s'enquit souvent et longtemps, dans la société de l'hôtel de Rumbrye, des nouvelles de madame la marquise.

Son mari répondait toujours qu'elle habitait la province pour *raison de santé.*

Nous ne savons point si la dispari-

tion du jeune M. Alfred des Vallées fit une fort grande sensation ; mais nous pouvons affirmer que ce beau et aimable garçon devint, à force de soins et d'étude, le plus habile joueur de billard de la cité de ***, en Bretagne.

Un mois après les évènements que nous venons de raconter, M. de Rumbrye demanda Xavier près de lui dans son cabinet.

Le vieux gentilhomme était triste.

Son âme fière et loyale souffrait

muettement depuis qu'il avait mesuré l'abîme de dépravation qui était au cœur de cette femme à laquelle il avait donné le nom de ses pères.

Son amour pour sa fille avait grandi de tout le mépris dont il couvrait la marquise.

— Mon ami, dit-il à Xavier, j'ai cinq cent mille livres de rente qui sont à ma fille. Vous l'aimez, elle vous aime, je le sais. Moi, je vous estime et je vous chéris. Mes vœux seraient comblés si vous deveniez mon gendre.

Le marquis s'arrêta. Xavier, éperdu, voulut exprimer sa joie.

— Mais, reprit M. de Rumbrye, je suis le dernier rejeton mâle d'une race illustre ; le nom de Rumbryé ne doit point périr tout entier avec moi. Il faut que mon gendre le soutienne et le perpétue. Bien des prétendants se disputent la main de ma fille à ce prix... Pour elle, pour vous et pour moi, je vous donne la préférence... Voulez-vous être marquis de Rumbrye ?

Xavier baissa la tête.

— Toutes mes mesures sont prises, continua le vieux gentilhomme, se méprenant à son hésitation; S. M. a bien voulu accueillir ma requête; mon gendre, quel qu'il soit, aura droit de porter mon titre et mon nom.

— Il y a un mois, répondit lentement Xavier, j'ai appris le nom de mon père... C'est le nom d'un vaillant soldat, monsieur... quand je le quitterai, ce sera pour mourir.

Le marquis ne put retenir un geste d'étonnement.

Il se leva et fit deux ou trois tours de chambre d'un air agité.

Puis il revint vers Xavier, et lui tendit la main.

— J'aurais fait comme vous, murmura-t-il. Je vous approuve... mais il faut que le nom de Rumbrye me survive !

Ils se séparèrent.

Tout semblait rompu.

— Mais on doit croire que la jolie Hélène joua près des deux par-

ties le rôle de conciliateur : car, à quelques jours de là, l'église de Saint-Germain-des-Prés fut témoin d'un mariage auquel assistaient, d'une part M. de Rumbrye, de l'autre le brave Neptune.

Ce dernier servait de père au fiancé.

En passant le seuil de l'église, son regard se leva sur le balcon de l'hôtel voisin.

Le fiancé, lui aussi, tourna les yeux de ce côté, puis il serra fortement la main du noir.

— Sur le registre matrimonial on inscrivit le nom du marquis Xavier Lefebvre de Rumbrye.

Quelques esprits austères blâmeront peut-être Xavier d'avoir consenti à ce compromis.

S'ils eussent connu Hélène en l'an 1846, ils ne se montreraient point si impitoyables.

Le lendemain du mariage, Neptune vint trouver Xavier.

Il avait un havresac sur l'épaule et tenait à la main son long bâton.

— Petit maître, dit-il, je viens vous faire mes adieux.

— Tes adieux! répéta Xavier

étonné ; — tu es fou, mon brave ami. Désormais nous ne nous quitterons plus.

Le nègre sourit avec mélancolie.

— Je le voudrais, petit maître, dit-il ; mais il faut que je parte... ma tâche est accomplie. J'ai fait tout ce qu'il avait ordonné... Maintenant il faut que je retourne vers mes frères qui sont libres... Je vais à Saint-Domingue.

Xavier fit tous ses efforts pour le dissuader de ce dessein : le noir demeura inébranlable.

— M'aimes-tu donc moins que

tes frères? demanda enfin Xavier.

Neptune saisit la main du jeune homme qu'il porta passionnément à ses lèvres.

— Non, non! répondit-il, ce n'est pas pour mes frères!... mes frères m'ont oublié... C'est pour *lui!*... Je veux aller dire à sa tombe que sa dernière volonté fut accomplie... je veux m'agenouiller où je le vis mourir... je veux, quand l'heure sera venue, m'endormir pour toujours auprès de son cercueil.

La voix du mendiant tremblait tandis qu'il parlait ainsi.

Ses yeux s'étaient levés au ciel.

Sa main pressait son cœur.

Il avait mis un genou en terre.

— Bon maître à moi! murmura-t-il avec une extatique tendresse, — si je mourais ici, mon âme serait trop loin de la tienne... Là-bas, tu entendras mon dernier soupir et tu appelleras ton serviteur...

Il baisa encore une fois la main de Xavier, essuya une larme à la dérobée, et partit pour ne point revenir.

DEUX DON JUAN.



ONCLE ET NEVEU.

I.

En 1649, sous le ministère du cardinal Mazarin, Henri de Lorraine, duc de Guise, se prit à désirer une couronne.

C'était alors un charmant seigneur de vingt-neuf à trente ans, beau, brave, spirituel; mais bizarre, capricieux et viveur effréné.

Heureusement sa fortune était considérable, et quoi qu'il fît, il ne pouvait entamer son capital.

De là peut-être sa nouvelle fantaisie : Les enjeux étaient trop minces aux brelans de la cour.

D'un côté un trône, d'un autre ses châteaux, ses hôtels, ses forêts, sa vie : une telle partie était digne d'un

rejeton des Guise, cette race qui fut en tous siècles la même, ambitieuse et inquiète.

Une fois que l'idée eut germé dans son cerveau, elle n'en sortit plus, et s'y établit en souveraine : c'est à peine s'il trouvait quelque charme à nouer çà et là une intrigue amoureuse.

Chacun à la cour voyait avec chagrin le pitoyable état du chef de la maison de Guise.

Ses amis le plaignaient et voulaient le distraire ; mais il repoussait la pi-

tié, dédaignait les distractions et couvait opiniâtrement son idée.

Son spleen (pardon pour l'anachronisme) en vint à ce point qu'on fut maintes fois obligé, durant cette période, de lui rappeler que le velours de son pourpoint accusait au moins quatre semaines d'âge, et que ses dentelles avaient tout l'air d'avoir subi la poussière de la veille.

Or, cela passait les bornes.

Un matin, pourtant, le bon seigneur se leva radieux.

L'idée avait percé sa coquille de brouillards; il en était sorti un projet.

Vous n'auriez point reconnu M. de Guise, si sombre, si morose la veille, lorsque, pour gagner son carrosse, il passa fièrement la tête haute au milieu de ses gens ébahis.

— Tudieu ! disait la livrée à demi-voix, voici monseigneur aussi gaillard que sous les murs de Gravelines, lorsqu'il battait ces marauds de Flamands !

Mais la valetaille était loin de compte.

Monseigneur était plus gaillard cent fois que jamais.

Il avait découvert son royaume.

Le galop de ses quatre chevaux eut bientôt amené son carrosse devant l'hôtel du vieux duc de Chevreuse, cadet de la maison de Lorraine.

D'un bond, M. de Guise fut sur le perron; d'une enjambée dans l'antichambre.

— Monsieur mon oncle! dit-il d'une voix brève.

Et, sans attendre la réponse, il s'élança dans le premier salon.

Cette irruption inattendue, cette violation de l'étiquette, sans précédent aucun à l'hôtel de Chevreuse, laissa les valets du vieux duc dans un abasourdissement complet.

Longtemps ils regardèrent en silence la porte du salon, ouverte par une autre main que celle de l'huissier ordinaire, comme s'ils s'attendaient

à voir les lourds battants se refermer d'eux-mêmes.

Puis, ils hasardèrent tous ensemble, mais à voix basse et discrètement, comme des laquais de bonne maison, mille suppositions à l'appui de cet évènement extraordinaire.

— Madame la reine-mère sera malade, firent les uns.

— Monseigneur le cardinal sera mort, firent les autres.

L'un d'eux, vieux grognard d'antichambre, qui avait gagné ses chevrons de laquais émérite sous trois générations de Lorraine, jura *ventre saint-gris* que feu ce diable à quatre de

Béarnais pouvait bien être ressuscité.

Un autre, jeune valet de soixante ans, benjamin de la livrée de Chevreuse, insinua que les circonstances étaient bien assez difficiles pour rendre fou un bon sujet du roi, comme était M. de Guise.

En ce temps, la politique filtrant par les fissures des portes du salon, envahissait déjà l'antichambre.

M. de Chevreuse était sérieusement occupé lorsque son neveu, après avoir traversé une longue suite de pièces d'apparat, tomba comme la foudre dans sa chambre à coucher.

Un valet-barbier, lissant d'une main les quelques cheveux blancs qui s'étalaient sur la tête de son maître, tenait dans l'autre une petite pince d'or, et arrachait le plus doucement possible les poils qui dépassaient la ligne creusée à la longue par l'arête d'une magnifique perruque blonde.

Attention, Versac, disait le duc, tes yeux commencent à se perdre. Madame de Chatillon a trouvé hier trois cheveux blancs sur ma tempe gauche... c'est humiliant.

Le valet ouvrit son instrument;

mais, à la brusque entrée de son neveu, M. de Chevreuse fit un bond sur son siége :

— Que le diable emporte !... commençait-il ; à la vue de M. de Guise, il s'arrêta. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'un ton où l'affection paternelle se mêlait à certain respect involontaire. On reconnaît le cadet parlant au chef de sa branche aînée :

— Monsieur mon neveu, dit-il, vous êtes le bien venu à toute heure à l'hôtel de Chevreuse.

Cependant, cette irruption soudaine...

M. de Guise s'était jeté dans un fauteuil en entrant.

— Mes droits sont incontestables, interrompit-il, évidemment emporté par une distraction puissante.

Oh! je les soutiendrai, pardieu!

— Certes, Monsieur... certes! balbutia le bonhomme au comble de la surprise.

Puis, après avoir congédié d'un

geste son valet, il continua d'un ton de profond mécontentement :

— Je ne sache pas, Monsieur, que nous ayons jamais failli à nos devoirs envers nos aînés de Guise.

Vos droits... vos droits!.... monsieur mon neveu, il me faut l'explication de cette conduite étrange.

Le duc de Guise, plongé dans une invincible rêverie, regardait fixement son oncle, sans comprendre un mot de son discours.

— Me direz-vous, Monsieur?... reprenait celui-ci.

— Regardez... regardez plutôt! interrompit encore Henri de Lorraine en se levant, et en montrant le médaillon armoirié qui décorait l'entablement de la porte :

Voyez le cinquième quartier...

— Hé bien?

— Hé bien?... Semé de France à bordure de gueules, Monsieur... il n'y a pas à dire non!

— Sans doute...

— Nous sommes, aux droits de

René d'Anjou, notre aïeul, Monsieur, roi de Sicile et de Naples... de Naples... de Naples, Monsieur.

— Mais, mon neveu!..

— Oui... Et s'il ne faut que dépenser ma fortune et la vôtre...

— La mienne!

— Palsambleu! je le ferai, Monsieur... Et vous serez alors l'oncle d'un roi, monsieur de Chevreuse!... Et les Espagnols n'y verront que du feu!

— Oh!

— Monsieur mon oncle, écoutez

bien mes paroles, continua le duc de Guise en se dirigeant vers la porte, et levant la main avec emphase : Voici une ère nouvelle pour la maison de Lorraine, et... au revoir ! Je fais grand fonds sur vous, et prends note de votre promesse ; au revoir !

A ces mots, M. de Guise reprit sa course à travers les appartements.

— Ma promesse ! criait le vieux duc. Quelle promesse ? Henri ! mon neveu !... Hélas ! voilà un affreux malheur ! Le pauvre Henri est fou !... Mon neveu ! mon neveu !

Mais celui-ci, sautant lestement dans son carrosse, lancé aussitôt après ventre à terre, était déjà sans doute à moitié chemin de son hôtel, que le bonhomme l'appelait et se lamentait encore.

M. de Guise passa toute cette journée et celle du lendemain enfermé dans ses appartements.

Sa porte fut rigoureusement défendue, et ni son frère, M. le chevalier de Lorraine, ni son oncle, ne purent parvenir jusqu'à lui.

Cependant M. de Chevreuse avait parlé. Le bruit se répandit bientôt

qu'un grand malheur venait de frapper la maison de Guise.

Le duc Henri était fou à lier.

Ce fut, pendant deux jours, la nouvelle de la cour et de la ville.

C'était bien la peine, disait-on, que le sort eût pris soin d'élaguer l'un après l'autre ses quatre frères, pour faire de lui l'aîné de la famille.

Mieux eût valu pour le pauvre seigneur rester clerc et archevêque de Reims.

Ses occupations ne lui auraient pas tourné la tête.

Et tout le monde cherchait la cause probable de cette folie subite et complète.

C'était, suivant quelques-uns, le châtiment exemplaire et mérité de ses innombrables débauches.

Suivant d'autres, il était tombé dans la disgrâce du cardinal.

Des gens, soi-disant mieux informés, haussaient les épaules et rejetaient bien loin ces vagues suppo-

sitions : n'était-ce pas tout bonnement chagrin d'amour ?

On avait appris depuis peu à Paris que la belle Anne de Mantoue, la dernière maîtresse du duc Henri, lassée de ses infidélités publiques, avait pris un parti violent.

Elle s'était mariée en Espagne, par inconstance ou par dépit.

Or, le duc ne s'était jamais bien guéri de cette passion, la seule qui eût traversé les joyeuses frivolités de sa vie.

Quoiqu'il en fût, Henri de Lorraine était fou.

Voilà le fait notoire, incontestable.

Aussi lorsque, le matin du troisième jour, il prit la route du Louvre, beaucoup suivirent son carrosse à la course pour voir sa nouvelle figure.

Ceux-là furent désappointés.

Le duc se fit descendre à la porte du cardinal-ministre, et monta les degrés lentement, d'un pas calme et fier.

On fut obligé de convenir qu'il n'avait point trop l'air d'un insensé ce jour-là.

L'audience fut secrète et nous ne pouvons en raconter les détails. Mais, d'après le résultat, il paraît que le cardinal, sur la requête de M. de Guise, voulut bien lui accorder licence de guerroyer en Italie contre les Espagnols, voire de conquérir au besoin le royaume de Naples auquel, lui duc de Guise, prétendait à bon droit du chef de son royal ascendant René d'Anjou.

Le ministre appuya cette autorisa-

tion de beaucoup de promesses, suivant la coutume de son éminence, et de quelques secours effectifs en hommes et en argent.

Au sortir de cette audience, M. de Guise, dont les deux jours de retraite avaient considérablement refroidi le cerveau, eut une nouvelle entrevue avec son oncle. Cette fois, ils s'entendirent parfaitement, et le vieillard, honteux de sa méprise, jura sur l'âme du Balafré de vendre tout, plutôt que de laisser son beau neveu en chemin.

Henri de Lorraine devait partir

pour l'Italie, suivi seulement de son gentilhomme ordinaire, le baron de Modène, serviteur actif et dévoué.

Ils agiraient là-bas ; M. de Chevreuse et le chevalier de Lorraine assiégeraient à Paris le cabinet du ministre.

L'étoile de M. de Guise ferait le reste.

Ainsi fut convenu, en famille, la conquête du royaume de Naples.

DEUX AMOURS.

II.

Quelques années auparavant, en quittant les ordres, Henri de Lorraine avait épousé mademoiselle de Berghes, veuve du comte de Bossut.

Ce mariage était l'œuvre de M. de Chevreuse, qui avait fait le voyage de Flandre tout exprès pour tirer son neveu des lacs d'amour de la princesse Anne de Mantoue, de la maison de Gonzague, ceci sur un simple mot du cardinal de Richelieu.

Anne avait une promesse écrite de la main de M. de Guise ; mais elle se résigna. Sa tendresse pour lui était si grande à cette époque, et le cardinal était un si terrible ennemi !

Mademoiselle de Berghes était une grande et belle Flamande, portant, sur un corps parfait, bien qu'un peu lourd et massif, une de ces physiono-

mies bataves, épaisses, inexpressives; sorte de masque irréprochable de forme, mais dépourvu de caractère et de vie, ne reflétant jamais ni la joie, ni la douleur, ni aucune autre émotion quelconque.

Elle avait été, dans sa première jeunesse, d'une éclatante fraîcheur; maintenant, comme beaucoup de dames de la cour, elle avait le teint qui lui plaisait le mieux.

D'ordinaire, elle le voulait rose et blanc.

Au moral, elle était douce, mais de

cette douceur flasque et sans charme qui s'appellerait mieux somnolence ou impassibilité.

Comme elle ne parlait jamais, à moins que ce ne fût pour demander son rouge et ses mouches, nous nous abstiendrons de porter un jugement sur son esprit.

Les mémoires du temps, à défaut d'autre sujet de louange, s'extasient sur son appétit miraculeux.

On doit penser qu'un tel caractère, peu récréatif, il est vrai, était du

moins une garantie de fidélité conjugale.

Cette considération avait puissamment contribué à déterminer M. de Chevreuse.

Il connaissait le monde, et savait d'ailleurs que ses aînés de Guise étaient, de père en fils, ensorcelés à l'endroit du ménage.

Mieux valait, pour imposer silence à certains méchants discoureurs, la pesante et rigide Flamande que telle gentille Française, étourdie et sujette à quitter la bonne voie par mégarde.

C'était l'avis du vieux duc. Feu M. le comte de Bossut n'était plus là pour lui dire le sien.

Durant les premiers mois, la conduite de madame de Guise sembla confirmer pleinement cette bonne opinion.

Aux bals de la cour, elle se tenait sévère et silencieuse.

Le menuet la faisait sortir de son immobilité ; mais alors sa danse raide suivait machinalement la mesure.

Elle saluait du même air Chavigny, le laid ministre, et le brillant duc de Candale.

Elle était sourde aux triomphan-

tes douceurs des beaux esprits du temps.

Elle ne connaissait point la galante navigation du fleuve de *Tendre*, n'ayant jamais visité le port des *Petits soins*, ni le village érotique des *Billets-Doux*.

Les plus fins disciples de Voiture émoussaient leurs pointes près de cette belle statue toute cuirassée de vertu, au dire des uns, d'ineptie, au dire des autres.

M. de Chevreuse était aux anges; il prenait chaque jour son neveu de Guise à témoin de l'excellence de son choix.

Celui-ci n'avait garde d'entrer en discussion.

Il avait assiduement courtisé sa femme pendant huit grands mois; — quatre jours de plus que ses maîtresses ordinaires; — ensuite, il avait repris ses anciennes brisées : le vin, le jeu, les belles, cette adorable trilogie inventée depuis par un membre de l'Académie française.

A l'abandon subit et complet de son mari, madame la duchesse de Guise avait opposé la résignation la plus méritoire : pas une plainte, pas

un reproche ; seulement les âmes délicates et sensibles remarquèrent avec attendrissement qu'elle se jetait dans les bras de la religion avec plus de transport que ne semblait en comporter sa nature.

Sans doute, elle demandait au ciel des consolations pour ce mal secret qu'elle ne daignait pas confier à la terre.

Tous les jours, à la même heure, son carrosse s'arrêtait devant l'église de Saint-Paul, au Marais. Ses gens l'attendaient au-dehors, longtemps

quelquefois, car sa ferveur était grande. Un soir même, la livrée entendit sonner la clôture de l'église, sans que la dame fût de retour. Inquiets, le valet et le cocher y entrèrent.

Vainement ils fouillèrent partout, interrogeant chaque pilier, chaque trou de confessionnal.

Comme ils revenaient désolés de leur recherche inutile, une voix impérieuse sortit du carrosse pour leur reprocher leur absence.

Madame de Guise était là. D'où

venait-elle? Un soupçon traversa l'esprit des valets étonnés; mais, après tout, madame la duchesse avait pu prendre une porte latérale.

Et puis, une femme si froide! quelle apparence?

Le lendemain et les jours suivants, madame de Guise fut plus exacte.

Sa livrée commençait à oublier ce petit incident mystérieux, lorsqu'advint une catastrophe qui, di-

vulguée, ne l'eût éclairée que trop bien.

Dans la rue des Jardins-Saint-Paul, derrière l'église, demeurait une antique dame citée pour sa beauté durant les premières années du règne de Louis XIII. Madame de Chastillon avait alors 63 ans bien comptés.

Nonobstant, un adorateur de sa jeunesse, le plus fervent, le plus respectueux, par suite le plus mal traité, lui était demeuré fidèle.

M. de Chevreuse, plus âgé

qu'elle de deux années, avait demandé sa main en 1604 (43 ans auparavant).

Éconduit alors, et sacrifié à un rival, il vit sa maîtresse, mademoiselle de Tavannes, devenir madame de Loudun.

Son chagrin fut violent et faillit le tuer.

Plus tard, madame de Loudun devint veuve.

M. de Chevreuse, plein d'espoir, renouvela sa demande, et n'eut

pas un meilleur succès; sa dame épousa sous ses yeux le marquis de La Châtre.

Cette fois le duc fut malade encore, mais moins dangereusement; et lorsque sa maîtresse, veuve une seconde fois, lui préféra M. de Chastillon, il supporta ce coup en homme habitué désormais aux mécomptes, se réservant, si Dieu lui prêtait vie, de tenter une quatrième fois la fortune.

Comme pour éprouver sa constance, madame de Chastillon enterra son troisième mari.

Elle avait alors la quarantaine.

M. de Chevreuse laissa passer le temps rigoureusement voulu par la décence, et, revenant bravement à la charge, offrit sa main si souvent refusée. Madame de Chastillon fut émue par ce miracle de fidélité patiente.

Elle n'accepta pas ; mais, comme elle était décidée à ne plus se remarier, elle promit de ne jamais prendre d'autre époux que lui.

M. de Chevreuse, content de cette faveur, attendit.

Il attendit vingt-trois ans, et ce modèle des amants délicats était, au temps où se passe notre his-

toire, aussi empressé, aussi galant, tranchons le mot, aussi amoureux qu'aux premiers jours de sa recherche semi-séculaire.

Madame de Chastillon, de son côté, ne s'était point relâchée.

Bien plus, devenue pour tout le monde grave et respectable à cause de son âge, elle était restée vis-à-vis de lui jeune femme coquette, exigeante, capricieuse.

Lorsque le vieux ligueur, doyen de la livrée de Chevreuse, venait chaque matin lui offrir l'hommage

de son maître et le bouquet obligé, elle l'admettait parfois à sa toilette.

Au retour, le duc lui enviait ardemment cette précieuse faveur qu'il n'avait jamais osé solliciter pour lui-même.

Ces jours-là, il interrogeait longuement le vieux Comtois : Qu'avait-elle dit? le galant message avait-il amené un doux sourire sur sa lèvre tant aimée? Une fois, frémissant d'un respectueux désir, il fit à son vénérable Mercure

une question tant soit peu délicate.

— Ventre-saint-Gris! monseigneur, répondit celui-ci, vous me parlez de quarante ans, je pense.

A ce mot, M. de Chevreuse se leva, tremblant de colère, et Comtois n'évita un châtiment prompt et positif qu'en se sauvant de toute la vitesse de ses vieilles jambes.

Les entrevues de M. de Chevreuse et de sa dame eussent été, pour un tiers, un spectacle curieux et bouffon.

Lui, petit vieillard pomponné, parfumé, coiffé d'une monumentale perruque blonde à la Louis XIII, dont les longues boucles se jouaient sur ses épaules et descendaient jusqu'à mi-dos ; elle, grande, sèche, plâtrée du front à la gorge, de rouge, de bleu, de blanc, et affectant, sous ce masque, une ingénuité mutine et folâtre.

Le duc parlait avec la précieuse tendresse, l'idolâtrie exagérée et emphatique de l'époque ; la dame répondait avec cette gentille mi-

gnardise qui ravit un amant au ciel.

Puis, tout-à-coup, par un brusque et piquant contraste, autre séduction de jolie femme, elle faisait à M. de Chevreuse, une querelle sans motif.

Elle trépignait, l'espiègle sexagénaire, elle avait des vapeurs, elle pleurait.

Et M. de Chevreuse, lui, se jetait à genoux : deux beaux yeux en pleurs ont tant de charme! Il saisissait avec transport une main,

blanche encore, et la serrait doucement.

Une quinte de toux survenant à l'un des deux amants, mettait ordinairement fin à la scène.

De l'autre côté de la rue, dans une maison de petite apparence, habitait un gentilhomme espagnol, arrivé à Paris vers l'époque du mariage de M. de Guise.

Souvent, des fenêtres de sa maîtresse, M. de Chevreuse l'avait vu accoudé sur un étroit balcon de

pierre faisant saillie sur la rue.

L'Espagnol semblait attendre la venue de quelqu'un.

Souvent aussi le vieux duc apercevait une dame voilée, rasant les maisons avec mystère.

A son approche, l'Espagnol fermait sa fenêtre et disparaissait.

C'étaient aussi deux amants.

Un jour, M. de Chevreuse sortait d'assez méchante humeur, madame de Chastillon ayant été plus maussade qu'il n'est permis à une jolie femme.

Comme il passait devant la maison de l'Espagnol, pour regagner

son carrosse, qui l'attendait discrètement à l'angle de la rue, la dame au long voile, pressée sans doute, franchit le seuil en courant, et se jeta étourdiment sur lui.

Le duc, en galant seigneur, allait s'excuser humblement d'une maladresse qui n'était pas la sienne, lorsque la dame poussa un cri aigu, et recula brusquement. M. de Chevreuse tressaillit.

Avec la promptitude d'un jeune homme, il saisit la fugitive par le bras.

Certes, il fallait un motif bien grave pour porter M. de Chevreuse

à un acte en apparence aussi discourtois.

Nous l'avons dit, le bonhomme, bien malgré lui, était resté célibataire.

Sa plus grande affection en ce monde, après madame de Chastillon, était pour son beau neveu Henri de Lorraine. Il le chérissait comme un fils, et avait usé de sou influence presque paternelle pour le porter à épouser sa nièce actuelle, madame de Guise.

Or, il croyait reconnaître dans la

maîtresse de l'Espagnol cette femme qu'il avait donnée à son neveu.

Celle-ci ne faisait aucun effort pour se dégager.

Au bout de quelques secondes, comme le duc hésitait à porter la main sur son voile, elle le releva tranquillement.

— Quoi! c'est donc bien vous, madame ma nièce! s'écria piteusement le vieillard, qui jusques-là espérait encore se méprendre.

Madame de Guise le regardait en

face, de ce même œil calme, placide, qu'il avait pris jadis pour une si belle garantie.

— Et... vous allez vous justifier, madame! reprit sévèrement le duc après un instant de silence.

Point de réponse.

Le duc était stupéfait de la rencontre en elle-même et de l'incroyable tranquillité de cette femme.

Il en vint à douter.

L'explication la moins plausible eût suffit à le convaincre.

Rien de plus impudent que ces natures inertes, lorsqu'une fois elles ont levé le masque.

Madame de Guise, au lieu de répondre, s'appuya sur le bras du vieillard, et l'entraîna vers son carrosse.

A la vue de la livrée attendant sur les marches de l'église, le vieux duc devina la monstrueuse hypocrisie, et fit un geste de dégoût.

Sa nièce monta le marche-pied, le salua en souriant, et dit d'une voix douce :

— A l'hôtel!

Le lendemain M. de Guise reçut une lettre de sa femme où elle lui annonçait son départ pour l'Italie.

Par un prodige d'audace, elle le renvoyait, quant aux motifs de ce départ, à M. le duc de Chevreuse qui lui donnerait, disait-elle, de plus amples explications.

Mais elle avait beau jeu de ce côté. M. de Guise, rendu à ses habitudes premières, n'avait point de temps à perdre.

Durant les deux années qui s'é-

coulèrent jusqu'à l'époque où commence notre récit, il ne songea même pas à demander cette explication qu'il croyait deviner du reste : sans doute sa femme n'avait pu soutenir la vue de ses rivales ; elle s'était éloignée pour se dérober à son supplice.

Confiance honorable ou fatuité, cette opinion vint en aide à la répugnance du vieux duc qui, cause innocente du malheur, n'avait garde d'entamer le premier ce chapitre, et M. de Guise partit pour Naples, ignorant encore sa mésaventure.

M. DE GUISE ET ANNE DE NAPLES.

III.

Le vice-roi de Naples, pour les Espagnols, était alors don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV et de la belle Maria Caldéron ; mais il

résidait habituellement en Castille, dont il était grand-prieur.

Son lieutenant, qui portait aussi à Naples le titre de vice-roi, était don Alvare de Moncade y Avalos, marquis de Pescaire.

Le marquis, charmant cavalier, froid de manières, mais cachant sous sa taciturnité calculée l'esprit le plus fin et le plus hardi, était aussi excellent homme de guerre que galant aimable et heureux.

Il était marié depuis quelques mois seulement.

Pourtant, au dire des méchantes langues napolitaines, il tenait enfermée dans sa villa de Portici une dame d'une beauté merveilleuse, qu'il cachait à tous les regards avec la jalouse rigueur d'un Espagnol de bonne race.

Sa femme était belle aussi ; et beaucoup trouvaient que l'époux d'Anne de Mantoue était inexcusable de porter son amour ailleurs.

Elle ignorait ou voyait avec une singulière indifférence la conduite de son mari : digne et fière, elle affec-

tait sinon le bonheur, du moins la tranquillité.

Celles de ses femmes qui l'avaient servie en Flandre, au temps du séjour de M. de Guise, auraient seules pu dire le mal mystérieux qui consumait l'ardente Italienne.

Sur ces entrefaites, on vit arriver à Naples, avec une suite nombreuse de gentilhommes français et italiens, MM. de Guise et de Modène.

Le noble voyageur (car il ne prenait que cette qualité, bien entendu)

tint fort grand état dans la ville; et Moncade, l'accueillant avec la chevaleresque courtoisie de l'époque, ce ne furent plus bientôt que bals, fêtes et brillantes cavalcades.

Le vice-roi n'eut dès l'abord aucun soupçon des desseins de son hôte.

Loin de là, sachant les amours passés d'Anne de Mantoue et de Henri de Lorraine, et se fondant sur le caractère bien connu de ce dernier, il regarda son voyage à Naples comme une excursion galante : le duc était venu tout exprès pour baiser la main de sa belle amie.

Aussi crut-il menacée la sûreté de la ville, bien moins que la vertu de sa femme.

Mais il avait en celle-ci grande confiance, ou toute sa jalousie s'épuisait à surveiller l'inconnue de la villa de Portici, car il laissa se voir et se parler à l'aise les deux anciens amants, semblant ainsi s'endormir dans une sécurité diamétralement opposée au caractère de sa nation.

Eût-il connu les intentions de M. de Guise, il n'aurait pu employer une plus fine politique.

Chez ce dernier, en effet, la vue seule de la marquise de Pescaire avait

suffi pour rallumer un feu mal éteint.

Bientôt il ne rêva plus que bals et galantes sérénades : si bien que, malgré la présence de M. de Modène, le don Juan lorrain, rendu à ses frivoles habitudes, avait à-peu-près oublié, au bout de quinze jours, le but sérieux de sa présence à Naples.

Après un mois de séjour, des sommes considérables apportées de Paris, il ne restait presque plus rien.

Partie, entre les mains de Modène, était passée à fomenter la haine naturelle des Napolitains contre l'Espagne ; partie avait filé entre les

doigts de ce bizarre conspirateur, M. de Guise, et gonflaient maintenant les poches des musiciens de ses orchestres nocturnes ou des fournisseurs qui, sur son ordre, prodiguaient à ses gentilhommes montures de prince et somptueux habits, à cette fin, disait-il, « de faire plus honnête figure, et d'humilier vertement ces « mendiants d'Espagnols aux yeux de « ses fidèles sujets de Naples. »

A cette époque, il n'aurait point fallu demander à M. de Guise des nouvelles de l'expédition, car il eût répondu avec un tendre soupir : Qu'il

espérait grandement que sa belle maîtresse avait récompensé d'un bracelet la dernière sérénade, chantée sous ses balcons ; et que son dernier billet doux, enserré dans un œuf d'or, lequel œuf était posé lui-même sur un nid de filigrane tout parsemé d'émeraudes, pour imiter la mousse verdoyante des nids des passereaux, avait été reçu d'une main tremblante, au dire d'un messager fidèle autant que discret : ce qui était un triste présage pour M. le vice-roi.

Quant à la révolte de Naples et à l'expulsion des Espagnols, pas un mot.

Oh! c'est que le beau duc avait maintenant des choses plus sérieuses en tête.

Sa manie de royauté ne l'empêchait plus de dormir; mais s'il s'était lui-même refroidi à ce point, ceux que son enthousiasme premier avait jetés dans l'entreprise n'étaient pas d'humeur à l'abandonner.

M. de Modène, entre autres, s'évertuait à susciter des ennemis aux Espagnols, et réussissait assez bien, il faut le dire.

Si M. de Guise avait voulu, non

pas en faire autant, mais seulement rester neutre et modérer ses dépenses, il se serait éveillé roi de Naples, quelque beau matin.

Lorsque les finances commencèrent à manquer pour la première fois, les Français avaient déjà dans la ville un parti formidable.

Il y avait quelque temps déjà qu'on attendait des nouvelles (de l'argent) de l'hôtel de Chevreuse.

Un jour que Modène et le duc de Guise étaient réunis dans le cabinet

de ce dernier, le conspirateur sérieux voulut entamer le chapitre des représentations :

— Sire (la maison de M. de Guise le nommait ainsi par anticipation), vous perdez la partie par votre fâcheuse imprévoyance.

Si nous avions, à cette heure, l'or dépensé en galanteries folles...

— Trouvez-vous pas, interrompit le duc avec un fade et distrait sourire, que madame Anne est plus belle cent fois que jadis? Modène, parlez-moi franchement, je vous prie.

— Ainsi ferai-je, pardieu ! s'écria celui-ci, cadet de Provence, hardi d'actions et davantage de paroles.

Sire, je voudrais de grand cœur que madame Anne fût à cinq cent mille lieues par delà les antipodes!

— Oh! Modène! soupira le duc, épouvanté du chemin qu'il lui eût fallu faire pour la rejoindre à cette hyperbolique distance.

— Je le voudrais, sire, reprit le provençal en s'échauffant, je le voudrais au prix d'un an de purgatoire!

C'est affaire à vous de perdre un royaume pour un cotillon.

Vive Dieu ! la postérité ne voudra le croire... et votre grand aïeul en gémit là haut, j'en suis sûr.

Le duc ferma les yeux à demi : — Anne, ma beauté, murmura-t-il languissamment, le malheureux n'a pas vu tes grands yeux lui sourire... Modène, ajouta-t-il tout haut, je crois que vous passez les bornes.

Vous êtes un fidèle ami, mais...

— Et c'est pour cela, sire, voulut interrompre Modène; mais il s'arrêta.

Le duc, redressant tout-à-coup sa

riche taille, avait mis le poing sur la hanche, et le regardait sévèrement.

— Modène, dit-il enfin, je vous tiens quitte de vos remontrances. Henri de Lorraine a, Dieu merci, la tête assez forte pour mener de front deux entreprises.

M. de Guise avait repris, en parlant ainsi, toute la hautaine dignité de son rôle présent.

Le reproche de Modène avait porté.

Soit disposition actuelle, soit revirement subit des pensées de son versatile cerveau, il rentrait franche-

ment et à toutes voiles dans le courant des rêves ambitieux qui l'avaient porté naguère jusqu'au réduit de toilette de son vénérable oncle.

Anne était, pour une heure, pour un jour peut-être, brusquement renvoyée au second plan.

— Et... où en sommes-nous, monsieur, reprit-il après un moment de silence, énonçant ainsi seulement la conclusion d'une sorte d'examen de conscience qu'il venait de faire en quelques secondes.

— Sire, dit Modène enchanté en

lui prenant la main pour la porter à ses lèvres, je remercie Dieu qui a béni mon audacieux dévouement... Nous sommes au but, puisque vous voilà des nôtres.

Il faut, si j'ose vous donner un conseil, vous montrer sur l'heure au peuple qui vous aime.

— Hé! Modène, je ne fais que cela tous les jours.

— C'est vrai, sire, dit le Provençal avec un reste d'amertume.

Tous les jours le peuple peut voir

M. le duc de Guise aux pieds de la vice-reine de Naples.

— Assez, monsieur! vous prenez goût aux remontrances... mais je vous comprends.

Les temps sont mûrs, n'est-ce pas? Nous allons mener la guerre, maintenant, le front haut et le visage découvert.

Soit.

Je vaux mieux pour ceci que pour les sourdes menées, Modène. Montons à cheval, et vous verrez que la

main qui a tracé tant de galantes et merveilleuses épîtres, sait aussi tenir comme il faut l'épée à l'occasion.

M. de Guise avait prononcé ces mots rapidement, et tout d'un trait.

Modène, qui avait vainement essayé de l'interrompre, saisit enfin la parole, et dit avec tristesse :

— Hélas! sire, Dieu me garde d'en douter! Mais, si les temps sont mûrs, nos coffres sont vides, et M. de

Chevreuse fait furieusement attendre ses envois.

Si nous avions maintenant l'or prodigué...

— Encore!... Pour Dieu! laissons là nos prodigalités qui, à tout prendre, sont moins folles qu'il ne vous plaît de le dire.

Le peuple aime les rois magnifiques, Modène, et... Que reste-il dans nos coffres?

— Sire, cinq ou six mille ducats, tout au plus.

— En français, je vous prie.

— Quelques 1,000 louis, sire, si mieux vous aimez.

— Tudieu ! dit le duc à part lui, nous avons mené grand train le nerf de la guerre, en effet... Voyons, Modène, ajouta-t-il tout haut.

Monsieur mon oncle ne peut tarder à nous faire tenir de nouveaux fonds ; il faut employer utilement ceux-ci, qu'en dites vous ?

— Sire, ordonnez.

— Largesse au peuple! Hein?.. Je veux me montrer à lui suivant votre bon conseil, et l'arroser d'une pluie d'or, pour ma bienvenue.

M. de Modène hésitait.

Certes, l'idée était grande et politique; mais les coffres allaient se vider tout-à-fait.

Une réflexion vint, qui le décida.

— Si les six mille ducats restent au palais jusqu'à ce soir, se dit-il, demain ils auront suivi les millions apportés de France.

Mieux vaut encore soudoyer des meneurs pour notre cause que des histrions pour le plus grand plaisir

de madame de Pescaire... Soit fait suivant votre volonté, sire, ajouta-t-il à voix haute.

Et il allait sortir pour chercher la somme.

Mais ces quelques secondes d'hésitation avaient suffi au mauvais génie de M. de Guise.

Les six mille ducats allaient rejoindre en effet les millions apportés de France.

Au moment où Modène s'avançait vers la porte, un page à la livrée de Gonzague fut introduit.

— A monseigneur Henri de Lorraine duc de Guise, dit-il en mettant

un genou en terre et présentant un billet délicatement plié.

M. de Guise porta le précieux message à ses lèvres avant de rompre les fils de soie que réunissait le cachet armorié.

Puis, retenant d'un geste M. de Modène, il lut avidement.

A mesure qu'il parcourait les lignes d'une écriture fine et mignonne, un contentement ineffable se peignait sur sa physionomie.

La missive achevée, il se leva ra-

dieux, et dit au page en contenant à grand'peine son transport :

— Ma noble dame recevra de ma bouche la réponse, beau page.

En même temps, il détacha d'un geste plein de grâcieuse grandeur la lourde chaîne d'or qui descendait jusqu'aux dernières crevées de son pourpoint, et la passa au cou de l'enfant, rouge de honte et de plaisir.

Modène était consterné.

D'un coup-d'œil il avait mesuré la portée de ce funeste incident.

— Ferai-je assembler le peuple, sire? dit-il, tandis que le page, saluant jusqu'à terre, sortait à reculons.

— Point, Modène, point! répondit le duc distraitement.

Réflexion faite, ce serait prodigalité folle d'employer ainsi nos dernières finances à si pauvre objet.

Le Provençal secoua la tête en silence et gagna la porte avec lenteur, navré de ce cruel hasard qui

détruisait en un instant l'effet de son dévouement.

Du seuil, il put entendre son maître qui disait, rêvant tout haut :

— Ce pauvre M. de Pescaire ! sa femme et sa vice-royauté du même coup.

Le tour est piquant, sur ma parole !

Le soir, les derniers ducats furent glorieusement employés à une magnifique sérénade, durant laquelle le duc, s'avançant jusque sous les

balcons de sa dame, fit au bienheureux message qui fixait un premier rendez-vous, la réponse la plus délicate et la plus galante qui se puisse imaginer.



MONCADE.

IV.

Plusieurs mois s'étaient écoulés.

La belle marquise de Pescaire qui d'abord avait résolu de jouer avec l'amour de M. de Guise et de lui

faire payer cher son mariage et ses infidélités passées, avait senti peu-à-peu sa cruauté s'évanouir et son ancien amour reprendre le dessus.

Cependant, jusqu'alors, fidèle à son premier système de coquetterie, elle n'avait accordé autre chose que de platoniques rendez-vous, où de fades rébus et d'innocents baisers s'échangeaient du premier étage à la rue.

Une seule chose donnait du piquant à ce commerce.

Le vice-roi était instruit de tout;

lui-même dictait à sa femme depuis plus d'un mois ses épîtres galantes ; et M. de Guise le savait.

Bien souvent, derrière la jalousie, le mari était là, écoutant les doux propos de l'amant ; et l'amant ne l'ignorait pas.

Et cet imbroglio, sauf madame de Pescaire peut-être, divertissait toutes les parties.

M. de Guise, qui d'ordinaire détestait les délais, attendait ici assez patiemment.

Mais son amour n'y perdait rien.

Par contre-coup, une velléité de vengeance personnelle contre Moncade lui était venue à la longue.

Depuis un mois, il suivait sa conspiration avec une .sorte de zèle.

Or, M. de Chevreuse avait fait son devoir d'oncle de comédie; les coffres étaient pleins.

L'entreprise avait marché rapide-

ment; sans trop le savoir, Henri de Lorraine était réellement sur le point de réussir.

Mais sa galanterie devait encore ici lui susciter un obstacle.

Parmi les serviteurs que M. de Modène avait emmenés de Paris, était un Milanais du nom de Strada, qui, des plus infimes occupations domestiques, s'était peu-à-peu élevé jusqu'au rang de factotum.

C'était un véritable Italien de l'époque, adroit, rampant, menteur et traître.

Quelque temps avant le départ de l'expédition pour Naples, Strada s'insinua tout-à-coup dans les bonnes grâces de M. de Guise, et devint pour lui une manière de confident de second ordre.

La cause de cette faveur subite était une charmante cantatrice du Théâtre de la Foire, connue sous le nom de la Carlotta, et sœur du Milanais.

Le duc, en effet, — à l'insu du frère, ou par ses soins, nous ne saurions dire au juste, — avait

noué une de ces passagères intrigues qui faisaient alors toute sa vie.

Il se trouvait libre ou à-peu-près, puisque madame de Guise, prenant goût au climat d'Italie, voyageait depuis deux ans, ne donnant guère de ses nouvelles qu'aux échéances de sa pension.

Carlotta, passablement intrigante, et poussée, d'ailleurs, par son frère, qui voyait dans cet amour tout un avenir de fortune, essaya de mettre à profit l'absence de la femme légitime.

Elle s'imposa au duc, pour ainsi dire, de vive force.

Lui, insouciant et faible, ne prit pas même la peine de résister à cette obsession, et, lors du départ, il la laissa monter sur le navire qui le conduisait à Naples.

Là, le frère de la chanteuse, par son caractère insinuant et délié, fut d'un puissant secours à M. de Modène.

Il servait en même temps d'interprète, de meneur et d'espion.

Pendant les premières semaines, il fit réellement preuve du plus

grand zèle, et travailla de franc jeu au succès de l'entreprise.

Mais quand l'amour de M. de Guise pour Anne de Mantoue ne fut plus un mystère, et que l'Italien put se convaincre du délaissement complet de sa sœur, le zèle se changea en haîne.

Tout en continuant à servir, en apparence, la cause du prétendant, il alla trouver sous main Moncade, et lui dévoila d'un bout à l'autre les secrets de son maître.

Le marquis tomba des nues à cette nouvelle : jamais il n'aurait vu

dans M. de Guise la tête d'une conspiration.

Il écouta le récit de Strada d'un front impassible, sans émotion ni surprise apparentes; mais son visage était un masque discret, et son indifférence ne fut pas jusqu'à mépriser l'avis.

Le traître largement payé, retourna vers M. de Modène, avec mission de surveiller de près les mouvements des conjurés.

Le jour même, Moncade expédia des courriers à Madrid, et prit

toutes ses mesures pour rendre une surprise impossible.

Depuis lors, tous les matins, Strada venait faire son rapport, divulguant non-seulement les actes de M. de Guise, mais encore les progrès de son intrigue amoureuse.

Moncade ne disait pas un mot : parfois seulement, aux passages les plus décourageants des récits du Milanais, un fier sourire crispait imperceptiblement ses lèvres.

Le rapport fait, Moncade remer-

ciait d'un geste, payait, et d'un autre geste congédiait.

L'Italien était hardi; mais cette froideur le clouait à distance.

Aussi, pendant deux mois qu'il fit le service d'espion, malgré la curiosité qui l'étouffait, malgré l'ardent désir qu'il avait de s'insinuer davantage, il n'osa jamais risquer une seule question touchant la belle recluse de Portici et les mystérieuses amours du vice-roi.

Cependant, sous le double rapport qu'elles embrassaient, les com-

munications de Strada devenaient de plus en plus accablantes.

Un matin il se précipita, effaré, dans la chambre du marquis, et, lui montrant d'une main une lettre ouverte, de l'autre une large pancarte imprimée en gros caractères, il se laissa tomber sur un siége, haletant et incapable de prononcer une parole.

Moncade prit d'abord la proclamation.

D'un regard rapide, il la parcourut d'un bout à l'autre, et la

posa ensuite froidement sur son bureau.

Pour la lettre, il ne prit même pas tant de soin ; un coup d'œil lui suffit.

A peine ouverte, et comme s'il en avait su par cœur le contenu, il la referma.

Le Milanais essoufflé qui, pour apporter plus vite ces précieux documents, avait couru depuis le palais de M. de Guise, jusqu'à celui du vice-roi, regardait faire ce der-

nier avec un étonnement inexprimable.

— Mais, monseigneur, dit-il, l'excès de la surprise lui rendant la parole, — mais... vous n'avez donc pas lu cette proclamation?

— Si, fit Moncade du bout des lèvres.

— Hé bien! vous n'avez donc pas compris?... La révolte doit éclater demain!

L'Espagnol ne daigna pas répondre cette fois, et se mit à jouer

distraitement avec la lettre fermée. Strada revint à la charge.

— Du moins, monseigneur, dit-il, vous n'avez pas pris connaissance de la lettre ?

Cette question, un moins bavard l'aurait faite.

Quelle que fût l'impassibilité habituelle de Moncade, sa conduite, ici, devenait inqualifiable.

L'épître, en effet, portait pour signature, Anne, marquise de Pescaire, et la belle Italienne, dans des termes évidemment dictés par la passion la plus vive, y consen-

tait à un enlèvement qui devait avoir lieu le soir même.

Et pourtant, le vice-roi répondit seulement de ce ton glacial qui défend toute question ultérieure : un second !

— Si...

Le Milanais, altéré de cette étrange indifférence, s'en allait assez mécontent de l'effet produit par ses deux grandes nouvelles, lorsque Moncade, qui avait tracé à la hâte quelques lignes, le rappela.

Strada revint aussitôt et couva d'un œil avide le bienheureux écrit,

qu'il supposait un bon sur la trésorerie de son Excellence.

— M. de Guise vous emploie-t-il, seul, pour cet office que vous savez? demanda le marquis.

— M. le duc a en moi une confiance!... commençait emphatiquement l'espion.

— Je vous demande, reprit Moncade en l'interrompant, si nul autre que vous, parmi les Français, n'a connaissance particulière de cette intrigue.

Strada craignit une concurrence.

Il crut que le marquis lui cherchait un adjoint, un remplaçant peut-être ; et, pour éviter ce coup, il se hâta de répondre :

— Monseigneur, je suis seul, absolument seul dans cet important secret.

Alors Moncade écrivit la suscription du billet, le cacheta, et le remit entre les mains de l'Italien, en le congédiant de son geste ordinaire.

Nous dirons tout de suite que le pauvre diable, ravi d'avoir arraché trois phrases au vice-roi, et se voyant déjà dans l'avenir l'indispensable de Moncade comme il avait été celui de M. de Guise, s'empressa de porter le prétendu bon à don Ruy Antunez de Herrada, majordome de son excellence.

Celui-ci, après lecture, fit enfermer d'abord le porteur, puis l'embarqua sur le premier navire partant pour l'Espagne.

A moitié route, le navire mit son

passager à bord d'une galiote faisant voile pour le Nouveau-Monde, où, pensons-nous, le frère de la virtuose finit honorablement ses jours.

Dès que Moncade se trouva seul, il ouvrit la lettre et se mit à lire ou plutôt à la savourer lentement.

Chaque ligne, chaque mot, était salué d'un sourire d'orgueil et de triomphe.

— Par la Mère de Dieu! dit-il

enfin en éclatant tout-à-fait, je suis content de moi.

La lettre est dictée de main de maître, et m'aurait trompé tout comme ce pauvre M. de Guise... Ho! ho! monsieur le duc, nous savons aussi, nous, tourner de galantes épîtres.

Après cet accès inusité de gaîté, l'Espagnol, froissant la lettre, l'approcha d'un brasier allumé; puis il ajouta, en s'adressant toujours à son adversaire absent:

C'est mal à vous, monsieur le

duc, de laisser prendre ainsi votre correspondance amoureuse.

Ces missives, en bonne loi de chevalerie, se doivent brûler sur l'heure.

Vous l'avez oublié; je le fais pour vous...

Par Dieu! reprit-il en changeant tout-à-coup de ton, Naples ne vous suffisait pas, monseigneur! Il vous fallait encore la femme du vaincu après la victoire! C'est bien : je vous remercie.

J'avais besoin de vos insultes, mon noble rival.

Maintenant que nous jouons le même jeu, peut-on m'accuser d'être le plus heureux?

En ce moment son regard tomba par hasard sur la lettre qui commençait à prendre feu.

Il jeta un cri, et se leva pâle de surprise et de colère.

Ce papier, dont la lecture l'avait mis de si joyeuse humeur, produisait maintenant sur lui l'effet de la tête de Méduse.

Entre les lignes dictées par lui, a chaleur du brâsier avait fait éclore,

pour ainsi dire, d'autres lignes, de la même écriture, mais qui rendaient son triomphe au moins prématuré.

Voici quelques passages de la seconde lettre écrite avec cette encre connue de temps immémorial, et à laquelle une jolie dame donna la première, dit-on, le nom ingénieux d'*encre sympathique*.

« Monsieur le duc,

« ... Tout-à-l'heure, on me dic-
« tait des mots d'amour.

« Hélas ! devrais-je l'avouer ? Ces
« mots, je les trouvais bien faibles,

« car ils vous étaient adressés... Cet
« homme est traître et cruel,
« Henri.

« Il veut vous perdre; il se sert
« de moi pour vous attirer dans le
« piége; vous n'y tomberez pas;
« je veille sur vous et je vous aime...
« Je tremble! Si vous alliez oublier
« d'approcher du feu ce papier; si
« vous ne lisiez que les lignes men-
« teuses écrites sous ses yeux, par
« son ordre! Si vous alliez venir à
« ce rendez-vous de minuit!.... Hen-
« ri, ses perfides mesures seront
« déjouées.

« Venez dès huit heures ; venez « venez seul, sous l'habit d'un sim- « ple gentilhomme.

« Je suis à vous, prête à tout « quitter pour vous suivre. »

Suivait une longue page, pleine de ces charmants reproches que se fait toute femme au moment de succomber ; puis — singulier mélange ! — force prières à Dieu pour qu'il lui conservât bien longtemps l'amour de M. le duc, etc.

Moncade laissa échapper la lettre,

et tomba dans une profonde rêverie.

Longtemps il resta ainsi debout, les yeux fixes, la bouche ouverte, semblant relire au plafond les accablantes paroles que son œil seul avait aperçus, et qui pourtant vibraient dans l'air autour de lui, comme si une voix de Stentor les eût criées à son oreille.

Enfin, il gagna la fenêtre à pas pénibles, et présenta son front brûlant à l'air frais du matin.

Il étouffait.

Peu-à-peu, cependant, ses pensées prirent une tournure moins chagrine.

Sa belle tête recouvra son expression ordinaire de confiance et de fierté.

A peine si un léger dépit se lisait encore sur son visage, lorsqu'il dit en quittant la fenêtre :

— M. de Guise aura pris un point.

Qu'importe ! ne peut-on gagner la partie sans que l'adversaire soit

repic et capot ?... On ne m'écrit pas, à moi ; mais qu'est-ce qu'une lettre en comparaison d'un fait ?

Puis, guidé par une pensée soudaine, il saisit son feutre ; jeta son manteau sur ses épaules et sortit précipitamment, en disant :

— A ce soir, M. de Guise.

Je serai, moi aussi, au rendez-vous.

Il était alors neuf heures du matin.

Le vice-roi prit à la hâte ses

dispositions, en habile homme de guerre, pour déconcerter, au besoin, par la force, la révolte du lendemain.

A dix heures, il galoppait sur la route de Portici.

Là, il eut avec la recluse un long et mystérieux entretien.

A en juger par le résultat, l'amour ne fit point les frais de la conversation.

Une importante affaire fut discutée et conclue.

Ensuite, la belle inconnue monta

dans le carrosse du marquis de Pescaire, qui choisit l'heure de la sieste pour rentrer à Naples et introduire secrètement sa compagne au palais.

MARIAGE.

V.

Cependant, à Paris, lettres sur lettres arrivaient de Naples, qui toutes en concluaient ainsi :

« De l'argent.

« Il ne nous manque que de l'ar-
« gent.

« Ne laissez rien à l'hôtel de
« Guise, voir à l'hôtel de Che-
« vreuse.

« Et envoyez-nous de l'argent. »

Le vieux duc envoyait toujours.

Déjà plusieurs millions étaient passés à Naples, sans qu'aucun résultat fût venu récompenser tant de zèle généreux.

M. de Chevreuse était riche ;

mais il n'y a point de fortune pour résister à de si terribles assauts.

Deux mois environ avant les évènements rapportés au précédent chapitre, il fit venir le chevalier de Lorraine, frère de M. de Guise, et lui déclara nettement qu'il était à bout de ses ressources.

Celui-ci voulut bien faire quelques objections ; mais M. de Chevreuse lui ferma la bouche, en montrant la copie d'un message où il priait monsieur son neveu de ne plus compter sur son secours.

La lettre était en route pour Naples.

— Et il était grand temps de m'arrêter, Charles, ajouta-t-il.

Sauf mon château de Chevreuse et mon hôtel, je ne me connais pas, grâce à M. de Guise, un pouce de terre en France, à l'heure qu'il est.

La réponse au message dont nous venons de parler ne se fit pas attendre.

C'était une longue et piteuse la-

mentation : L'entreprise était à point.

Encore un effort et tout se terminerait à souhait : « Enfin, monsieur « mon oncle, disait le duc en finis- « sant, envoyez ce que vous pour- « rez (le plus sera le mieux), et si « vous n'avez pas de mes nouvelles « avant huitaine, embarquez-vous « hardiment.

« Votre soumis neveu vous rece- « vra la couronne en tête et vous « donnera place sur son trône. »

— Manquer si magnifique au-

baine, faute de quelques milliers de louis ! soupira le vieux duc, tandis que son secrétaire déposait la lettre en grande cérémonie, dans un coffret où reposaient toutes les missives royales de M. de Guise.

Laisser Henri, mon neveu, en si beau chemin !... Vive Dieu ! vive Dieu ! c'est à en perdre la tête !... Comtois !

Le valet, contemporain de Henri-le-Grand, montra silencieusement sa tête chauve à la porte entr'ouverte.

— Mon carrosse ! tout de suite !...

allons donc! dit impatiemment le duc.

Comtois s'inclina et obéit de son mieux; mais il paraît que le ton de son maître l'avait grandement mécontenté, car ses camarades purent l'entendre murmurer, pendant qu'il traversait l'antichambre:

Ventre-saint-gris! depuis le jour où le feu roi (Henri IV, sans doute) fut malement assassiné, on ne m'a pas parlé sur ce ton à l'hôtel de Chevreuse...

« Mon carrosse! de suite! allons « donc!... » ventre-saint-gris!

M. de Chevreuse se fit conduire

à l'hôtel de Guise, afin de faire argent de ce qui s'y trouverait : mais tout avait disparu déjà ; le dernier envoi de Charles de Lorraine se composant du prix des meubles de l'hôtel.

Ces salles immenses privées de meubles, ces cheminées de six pieds de haut, nues, sans candelabres ni horloges, ces murailles veuves de teintures, qui leur prêtaient naguère leur somptueux éclats, amenèrent plus d'une réflexion pénible dans l'âme du vieillard. M. de Guise était ruiné.

Lui-même avait tout vendu : ses pierreries ornaient les devantures des joailliers ; sa vaisselle d'or avait pris la route de la monnaie.

Il mangeait maintenant dans de l'argenterie, comme un gentilhomme de province.

— Si c'était en vain ! se disait-il en parcourant tristement ces grandes pièces que leur vide rendait plus vaste encore.

Si M. de Guise allait s'en revenir comme il est parti ! et cela,

faute d'un dernier sacrifice !... Hé? vive Dieu ! quand on s'est avancé à ce point, il n'est pas temps de reculer.

Voici vide et nu l'hôtel de la branche aînée ; c'est une honte que la demeure des cadets soit pourvue encore ; il faut mettre ordre à cela.

Quelques heures après, en effet, des tapissiers convoqués fesaient main-basse sur tout ce qui était meuble à l'hôtel de Chevreuse, et bientôt la demeure de l'oncle n'eut rien à envier à celle du neveu.

Il va s'en dire que la somme provenant de cette vente fut immédiatement expédiée à Naples.

Après ce suprême sacrifice, M. de Chevreuse se fit céler pendant huit jours, ne sortant que pour faire une courte visite à madame de de Chastillon.

Ceux qui pouvaient approcher de lui disaient qu'il semblait dans un état d'anxiété maladive.

Tous les matins, en se levant, c'était avec la mine d'un coupable

attendant son arrêt, qu'il demandait le courrier de Naples.

Il tremblait comme la feuille et retrouvait seulement quelque calme, lorsque son valet l'assurait que nul message n'était arrivé pendant la nuit.

Quel pouvait donc être le motif de ce changement étrange ?

Lui qui naguère souhaitait plus que chose au monde des nouvelles de son neveu de Guise, semblait maintenant les craindre comme si

chaque missive devait lui amener la peste.

Et cette frayeur allait toujours croissant, au point de devenir une fièvre véritable.

C'est que le vieux duc avait mûrement lu et médité la dernière lettre de M. de Guise. Il avait pris fort au sérieux surtout ce passage.

« Si, avant huit jours, vous n'a-
« vez pas de mes nouvelles, vous
« pouvez hardiment vous mettre en
« chemin, etc. »

Certes, M. de Chevreuse avait agi par dévouement avant tout; mais où est le cœur dans lequel l'intérêt personnel ne trouve pas un petit coin à son aise? Le bonhomme brûlait réellement d'être reçu par son neveu, la couronne en tête, et de s'asseoir avec lui sur son trône,. pour se reposer des fatigues du voyage.

En outre, ceci était un espoir timide, mille fois rejeté, puis repris; il pensait que si madame de Chastillon se décidait un jour à lui confier le soin de son bonheur, il

aurait à offrir à *sa beauté* une position enviable.

Que de fois, dans de longues et juvéniles rêveries, lé vieillard s'était exalté à cette pensée !

Le septième jour, il fut obligé de rester étendu sur une chaise longue, tant était grand son émoi; mais quand la matinée du huitième, se fut passée sans nouvelle, il sauta gaillardement à bas de son lit, se fit habiller, et, sans prendre le temps de confier sa tête aux soins de Versac, il s'achemina vers l'hôtel de Chastillon.

Il ne faisait pas jour encore chez la belle veuve.

Comtois, cette fois, n'avait point précédé son maître, et madame de Chastillon, réveillée en sursaut par sa fille de chambre, annonçant M. de Chevreuse, refusa d'abord tout net de le recevoir.

Il s'ensuivit une série d'ambassades du salon à la chambre à coucher.

Enfin, un dernier message porta cet ultimatum : M. de Chevreuse faisait humblement et respectueuse-

ment ses adieux à madame de Chastillon.

Quittant Paris au plus tard dans une heure, il aurait le mortel déplaisir de ne point la saluer avant son départ.

Madame de Chevreuse n'avait point fait toilette ; mais, cette fois, la curiosité fut plus forte que la coquetterie ; elle ordonna que M. de Chevreuse fût introduit.

Il entra le corps en double, osant à peine lever les yeux, et respirant,

narines gonflées, l'air enivrant de ce sanctuaire de la beauté.

Plus audacieux, il n'en aurait pas vu davantage : madame de Chastillon était bien là, demi-couchée sur son lit, un large peignoir jeté négligemment sur ses épaules et la tête embéguinée d'un flot de dentelles ; mais, sur son ordre exprès, la femme de chambre avait poussé les contrevents.

Outre cela, les doubles rideaux de soie étaient hermétiquement tirés.

Bref, il restait juste assez de jour

pour distinguer une masse blanche et indécise au fond de l'alcove.

Libre à M. de Chevreuse de parer à son gré l'idole.

La scène d'adieux fut longue et des plus touchantes; lorsque M. de Chevreuse se leva enfin pour prendre congé, madame de Chastillon, vu la circonstance, voulut bien lui abandonner sa main à baiser.

Jusqu'à ce moment, le vieux duc avait passablement gardé son secret; mais, emporté par cette faveur inat-

tendue, il s'écria tout-à-coup avec enthousiasme :

— Uranie... que vous seriez belle sur un trône!

Et il dévoila ses espoirs, et, pour la centième fois peut-être, il mit son cœur et sa main aux pieds de madame de Chastillon.

Un quart d'heure auparavant, celle-ci eût repoussé bien loin cette prétention téméraire; mais le vieux duc avait parlé : il ne s'agissait de rien moins pour elle à présent que d'être la tante du roi de Naples.

Tante d'un roi ! cette idée la transportait d'aise, et, sans l'obscurité presque complète qui régnait dans la chambre à coucher, M. de Chevreuse aurait pu constater sur le visage de sa maîtresse, un changement trop subit pour être bien flatteur.

Mais il ne voyait rien, et, sentant que le moment était décisif, il s'évertuait à plaider sa cause.

— Ce n'est point là, disait-il, un espoir chimérique.

Pour remplacer ma fortune en

ployée à le servir, mon royal neveu me donnera quelque apanage... la Sicile peut-être...

Belle dame, vous signeriez vos précieuses épîtres à vos amis de France : Uranie, princesse souveraine de Sicile!

Madame de Chastillon ne demandait pas mieux; le mariage fut célébré presque immédiatement et sans pompe.

Après la cérémonie, le couple regagna précipitamment l'hôtel de Chevreuse, suivi des félicitations légèrement équivoques du populaire.

— A Naples, la fête des épousailles, avait dit le vieux duc.

— A Naples ! avait répété madame la duchesse avec un soupir d'impatience.

M. de Chevreuse ne se possédait pas de joie.

Il partageait son temps entre sa femme et les préparatifs du départ.

Bien que bon maître, il ne communiquait guère d'habitude avec sa livrée ; mais, ce jour-là, il donnait à tous un mot de bienveillance ou d'encouragement.

Comtois se vanta jusqu'à sa mort

d'avoir eu l'oreille gauche tirée de la propre main de monseigneur, qui lui dit en souriant :

— Hé bien! mon vieux *Ventre-Saint-Gris*, que dis-tu de notre mariage?

— Monseigneur, avait répondu Comtois avec effusion, je remercie Dieu de m'avoir fait vivre assez pour voir si noble fête!..

Et cependant, ajoutait-il comme conclusion de son récit, feu M. le cardinal de Lorraine avait un pro-

verbe qui donnait grandement tort à monseigneur :

« Mieux vaut jamais que tard ! »

Mais monseigneur était si amoureux !

UNE PARTIE NULLE.

VI.

Le matin du jour où M. de Guise devait enlever madame la marquise de Pescaire, la veille de celui fixé pour la révolte du peuple de Naples,

le soleil se leva radieux et pur : chaque palais de la cité de marbre resplendissait ; la ville étincelait comme une gerbe de cristal.

On eût dit que le ciel aussi voulait fêter le triomphe prochain de M. de Guise.

Celui-ci était monté à cheval dès l'aube, parcourant la ville à la tête de ses gentilshommes richement vêtus, souriant à la foule et lui jetant l'or à pleines mains.

M. de Guise était bien véritablement roi ce jour-là.

Naples n'était pas plus italienne qu'espagnole en ce moment : elle

était toute française; Modène, ravi de la tournure que prenait l'affaire, avait quitté son maître vers la fin du jour.

A peine débarrassé de cet austère conseiller, le duc piqua des deux, et regagna son palais à toute bride, laissant à sa maison le soin d'achever de le rendre populaire.

Aussitôt arrivé, sans quitter son brillant costume d'apparat, il jeta sur le tout son manteau couleur de muraille, et regarda, plein d'une amoureuse impatience, les derniers rayons du soleil empourprant les balustrades des terrasses voisines.

L'heure avançait lentement.

Quand le duc se fut convaincu, à l'aide d'un miroir de Venise, qu'il était encore un des plus beaux cavaliers de l'époque, malgré la légère teinte brune dont le climat de Naples avait estompé son visage; quand il eut complaisamment lissé les boucles lustrées de ses cheveux noirs, il se trouva livré entièrement à cet insupportable supplice, l'attente, et dut songer à tromper son ennui.

Nous n'avons sur ceci aucune

donnée bien positive; mais nous pensons qu'il dut s'ingénier à faire l'anagramme du nom de sa maîtresse, c'est-à-dire, à trouver dans les lettres de ce nom, convenablement retournées, quelque subtile et ingénieuse fadeur.

A moins que l'idée ne lui vînt d'élaborer un acrostiche.

L'un et l'autre de ces utiles passe-temps étaient alors fort en vogue, et, comme ils ont des charmes égaux, nous ne saurions trop dire auquel des deux M. de Guise donna la préférence.

Quoi qu'il en soit, dès que le crépuscule fut venu, il sortit secrètement, et, s'enveloppant dans son manteau, se dirigea vers le lieu du rendez-vous.

Il faisait nuit noire lorsqu'il arriva seul et sans suite devant le palais du gouvernement.

Quelques groupes de promeneurs traversaient encore la rue.

Henri de Lorraine se mourait d'impatience, car il voyait osciller la jalousie et savait que la belle Anne attendait comme lui.

Enfin dix minutes se passèrent sans qu'aucun pas troublât le silence de la nuit.

L'aventureux français s'avança jusque sous le balcon, une échelle de soie vint tomber à ses pieds.

Le duc la saisit, et déjà la tendait avec effort pour essayer sa solidité, lorsqu'une ombre sembla se détacher de la colonnade d'un palais voisin.

Il n'y avait pas à hésiter.

En homme qui possède à fond son

code des aventures nocturnes, le duc rabattant son manteau, marcha droit à l'importun et le pria courtoisement de se retirer.

L'inconnu ne répondit rien ; mais, montrant du doigt un balcon dont la jalousie s'agitait doucement, il continua sa promenade taciturne.

Au geste de cet homme, M. de Guise tressaillit et retint l'injonction péremptoire de vider la place qui allait succéder, toujours suivant les règles strictes de la galanterie de nuit, à son premier avertissement.

L'inconnu, en levant le bras avait découvert sa poitrine, et le duc avait vu briller les insignes de la vice-royauté.

Passionné comme il l'était pour les aventures bizarres, cette rencontre lui fit plus de plaisir que de peine.

M. de Pescaire, pensa-t-il, a devancé l'heure par hasard.

Le moyen de croire qu'Anne de Mantoue eût pu le trahir? Donc, loin de perdre contenance, il se mit

en devoir de jouer son adversaire, pensant que l'audace était ici un gage de succès.

Je comprends parfaitement votre geste, l'ami, dit-il en s'attachant aux pas du marquis, d'autant mieux que nos situations se ressemblent.

Là votre belle, ici la mienne, ajonta-t-il en montrant bravement à Pescaire le propre balcon de sa femme.

Gentilhomme de M. de Guise, je courtise une des femmes de la vice-reine, et je ne changerais que tout juste ma dame contre celle de mon maître, soyez sûr...

Ça ! compagnon d'aventures se doivent soutien, vous savez.

En cas d'accident, comptez sur ma rapière comme je compte sur la vôtre en échange, et... bonne chance je vous souhaite, mon gentilhomme !

A ces derniers mots, le duc de Guise, s'inclinant avec grâce, était revenu vers le balcon.

— Pardieu ! le cas est étrange, se disait-il en tendant l'échelle pour avertir Anne de Mantoue.

Poser ce pauvre marquis en sentinelle, tandis que... En conscience, j'ai pitié de lui.

Pour Pescaire, il n'en disait pas si long; mais il n'était pas non plus sans une sorte de pitié pour M. de Guise.

L'infortuné conspirateur venait là perdre la plus belle partie du monde et se faire prendre au moment de réussir.

Un instant le vice-roi eut une velléité passagère de clémence; mais, s'il laissait échapper le duc ce soir, demain peut-être c'en est fait de Naples.

En outre, il n'était pas la seule

partie intéressée. Une intrigue que nous avons laissée, à tort ou à raison, dans le vague, avait besoin d'un dénouement.

La belle recluse de Portici commençait à s'ennuyer dans sa retraite.

A cause de tout cela il laissa les évènements suivre leur cours.

Le duc avait tiré l'échelle, puis toussé, appelé à voix basse : personne n'avait répondu.

La femme qui était derrière la

jalousie avait ses raisons pour jouer son rôle comme il faut, et ce rôle exigeait le silence.

Ce n'était point, en effet, la brune et sentimentale marquise de Pescaire, mais une grande et lourde beauté; ce n'était point la femme de Moncade, mais celle qui passait pour sa maîtresse, la dame mystérieuse qui, depuis cinq mois, donnait du travail aux méchantes langues de Naples et intriguait tout le monde sous le sobriquet de *la Récluse de Portici*.

Le marquis avait pris soin d'é-

loigner Anne de Mantou aussitôt après la découverte du message sympathique dont les lignes, apparaissant tout-à-coup, l'avaient jeté le matin dans une si grande surprise.

En son lieu et place, il avait mis, pour cause, la belle inconnue.

Cependant, M. de Guise impatienté saisit l'échelle, et, mettant son poignard entre ses dents, monta rapidement les degrés de soie.

L'instant d'après, il sautait dans la chambre de la marquise.

— Anne ! dit-il à voix basse.

Mais, avant que le temps voulu pour obtenir une réponse se fût écoulé, une clarté subite illumina l'appartement.

Le duc se trouva en présence d'une femme voilée, et entouré de soldats espagnols, l'épée nue au poing.

Résister eût été folie ; aussi M. de Guise, faisant contre fortune bon cœur, remit son poignard à sa ceinture, et se croisa les bras en silence.

Au même instant, la porte du fond s'ouvrant, le marquis de Pescaire apparut, suivi de ses principaux lieutenants et conseillers.

— Tout le monde ne peut entrer par les fenêtres, dit-il en saluant profondément M. de Guise.

Celui-ci n'était pas homme à s'étonner pour si peu.

Une seule chose le peinait plus vivement que toutes les conséquences probables de sa mésaventure.

Anne l'avait donc trahi! Cepen-

dant, luttant de sang-froid avec son adversaire, il s'avança tranquillement vers lui.

— Don Alvare de Moncade réclamera, je pense, la satisfaction due à tout gentilhomme en pareil cas, dit-il.

Je suis prêt, monsieur.

Fixez l'heure et le lieu, et souffrez que je me retire.

L'Espagnol, au lieu de répondre à cette belliqueuse invitation, étendit gravement la main, et dit :

Au nom du roi mon maître, Henri de Lorraine, duc de Guise, je vous demande votre épée.

— Étrange manière de venger ses affronts domestiques! murmura M. de Guise, croyant à ce coup ressaisir l'avantage.

M. de Pescaire, ajouta-t-il, en parlant à l'oreille du vice-roi, ne songe donc pas que, mon épée rendue, je n'en serai pas moins... ce qu'il sait bien; mais qu'il ne pourra plus décemment venger son outrage.

— Votre épée, monsieur, répéta froidement Moncade.

Le duc recula d'un pas.

— Vrai Dieu! messieurs les Espagnols, dit-il en élevant la voix,

c'est affaire à vous de vivre sur de vieilles renommées !... Le monde vous croit gens délicats et pointilleux touchant certaines matières, toujours prêts à dégaîner ; mais que Dieu me prête vie, et je vous jure, moi, de refaire l'opinion du monde à cet égard !... Et maintenant, je vous le demande : sommes-nous en guerre avec l'Espagne ? Sous quel prétexte M. de Moncade ou son maître ose-t-il demander l'épée d'un sujet du roi très chrétien ?

Le marquis toujours calme, tou-

jours avare de paroles, déploya une longue pancarte, et la tendit silencieusement au duc.

Celui-ci eut à peine jeté les yeux sur le papier, qu'il changea de couleur.

— Encore trahi! murmura-t-il.

Puis, tirant sa rapière, il ajouta :

Voici mon épée, M. le marquis de Pescaire.

Peut-être eût-il été plus digne d'un gentilhomme de me la demander sur un champ de bataille.

Mais ceci vous regarde, non moi.

Quand l'Espagnol eut pris son épée, Henri de Lorraine continua en se tournant vers les assistants :

— Sur ma part du paradis, messieurs, je vous jure qu'en ce moment même où me voilà prisonnier de l'Espagne, je ne changerais pas de place avec monsieur votre vice-roi.

C'est un pauvre soldat que celui qui, non content d'employer la trahison, met en avant une femme

pour attirer ses adversaires dans le piége.

A quoi bon traîner au flanc une rapière, quand on combat avec la glu, dites-moi ?

Déjà plusieurs fois les officiers de Moncade avaient froncé le sourcil aux insultantes bravades du Français.

A ces derniers mots, un violent murmure se fit entendre, et deux ou trois épées furent tirées à demi-hors du fourreau.

Le vice-roi fit un geste, tout rentra dans l'ordre.

Nulle émotion ne paraissait sur son visage ; seulement, sous sa moustache tordue, un sourire calme et railleur relevait les coins de sa lèvre.

M de Guise croyait avoir un talisman capable de changer en rage tout ce beau semblant d'indifférence ; mais il hésitait.

Son âme frivole, mais loyale et chevaleresque répugnait à compromettre la femme qui l'avait trahi.

Malheureusement la patience n'était pas son fort.

La grimace hautaine de Moncade le détermina. — Après tout, dit-il, de quelque manière que soit arrivé le fait, M. le marquis est vainqueur.

Gloire donc à lui! Mais comme la générosité sied mal au vaincu, je veux user devant tous de mes faibles avantages...

Une belle dame est plus difficile à garder qu'une couronne, mon vaillant adversaire.

Ce disant il fouillait en désespéré l'une après l'autre toutes les poches de son pourpoint.

— Qu'on apporte un brasier! ajouta-t-il. J'ai là un magique message qui amusera, je l'espère, ces gentilshommes...

Et il cherchait toujours.

— Mais l'amoureuse épître ne pouvait être à la fois dans les tablettes du vice-roi et dans le pourpoint de M. le duc.

Ce dernier, après avoir inutilement retourné toutes ses poches, laissa tomber ses bras avec un dépit concentré.

M. de Moncade, dit-il, en le dévorant du regard, vous avez d'habiles émissaires!

Le sourire du noble espagnol devenait de plus en plus railleur.

M. de Guise qui, jusqu'alors, avait conservé une apparence de calme, perdit à ce moment toute mesure, et saisissant le bras du vice-roi, il dit avec violence, bien qu'à voix basse.

— Ne raille plus !... ou, par la mort dieu ! j'arrache le voile d'Anne de Mantoue !

— Anne de Mantoue ?... répéta Pescaire à voix haute et sans cesser de sourire.

M. de Guise ne prétendait na-

guère qu'à une des femmes de la vice-reine.

— Le croyez-vous? dit le duc en reculant étonné.

Pardieu ! M. le marquis, la mystification n'est pas pour moi seul...

A Dieu ne plaise que je vous détrompe !

A ce moment, on entendit un grand bruit, et une forte odeur de violette et de tubéreuse fit irruption dans l'appartement.

Puis apparut sur le seuil, la per-

ruque blonde de M. de Chevreuse, légèrement froissée par le voyage ; derrière, une longue et sèche figure de femme ; derrière encore, le chef pelé du vieux Comtois.

L'époux de madame de Chastillon promena son regard autour de la chambre.

Apercevant son neveu, il prit galamment la main de sa femme, et mit le chapeau sous le bras pour faire une entrée solennelle.

A la vue de son oncle, M. de

Guise était resté comme frappé de la foudre. M. de Chevreuse, écartant avec dignité les rangs des Espagnols, s'avança gravement vers Henri de Lorraine.

Tandis que sa femme exécutait une pompeuse révérence, il balaya le sol de la plume de son feutre, et dit :

— Monsieur mon neveu... sire, devrais-je dire plutôt..... je vous amène madame la duchesse de Chevreuse.

M. de Guise baisa machina-

lement la main de sa nouvelle tante.

Le pauvre seigneur n'y était plus.

— Voilà qui vous étonne, n'est-ce pas ? continua joyeusement le vieillard.

Moi aussi, vive Dieu! c'est à peine si je puis croire à ma félicité.

Et son regard caressait l'antique visage de sa compagne :

— Mais parlons de vous, s'il

vous plaît, sire, reprit-il avec volubilité.

Figurez-vous que tout ce populaire napolitain, habitué qu'il est à ses croquants de vice-rois, ne voulait m'indiquer à toute force que le palais de la vice-royauté...

« Drôles, ai-je dit, il n'y a plus « à Naples de vice-roi !... » Madame de Chevreuse a bien voulu approuver ce mot... Hé bien! monsieur mon neveu, vous ne répondez pas?

Le duc n'avait garde, comme on pense.

Ce fut Moncade qui, se tournant vers le vieux couple avec une froide courtoisie, lui indiqua du doigt des siéges.

— Merci! merci! fit monsieur de Chevreuse d'un ton protecteur... Sans doute un de vos nouveaux officiers, monsieur mon neveu?

— Monsieur le duc, dit tout bas la belle Uranie, pourquoi tous ces uniformes espagnols?

— En effet... je n'avais pas remarqué, balbutia le vieillard.

Madame de Chevreuse secoua prophétiquement la tête :

— Monsieur le duc, monsieur le duc, dit-elle, il y a là-dessous quelque affreux malheur!...

UNE PARTIE NULLE

(Suite.)

VII.

Pescaire par une sorte de méchant instinct, avait deviné, ou à-peu-près, l'histoire du bon monsieur de Chevreuse; mais fidèle à son sys-

tème de laconisme, il se contenta de lancer à son compétiteur un regard de malicieuse pitié.

Ce coup d'œil fut pour le pauvre duc ce qu'est au cheval de race épuisé le dernier coup d'éperon qui s'enfonce tout entier dans ses flancs.

Il se redressa brusquement, et quittant sa position près de la dame voilée, il vint se placer au milieu de la chambre.

— Monsieur mon oncle, dit-il, j'ai beaucoup à vous apprendre; mais, de vous à moi, les communi-

cations se doivent faire en famille, non devant cette hostile et nombreuse assemblée...

Quand à vous, marquis de Pescaire, ordonnez de moi ce qu'il vous plaira.

Je suis prêt.

— Malheureuse! s'écria la duchesse en tombant sur un siége et faisant jouer énergiquement son éventail. Je l'avais deviné! tout est perdu.

Mais le vieux duc ne l'écoutait plus.

Au nom du marquis de Pescaire, il avait levé les yeux pour la première fois sur le prétendu officier de son neveu :

— Le jeune Espagnol de l'hôtel de Chastillon ! avait-il dit à part, lui. Puis, s'avançant vers le vice-roi, il avait touché fièrement son épée, et dit, comme le Cid à Gormas :

— Un mot, s'il vous plaît !

L'Espagnol se mit aussitôt à ses ordres.

Tous deux allaient sortir, lors-

que monsieur de Guise, qui se creusait la tête pour trouver un moyen de prendre, en quelque façon que ce fût, sa revanche, éleva la voix :

— Monsieur le marquis, dit-il, vous avez refusé un défi déjà ; je vous en porte un second.

Mettons entre nous deux cette belle dame... qui est vôtre, quoi que vous disiez, ajouta-il plus bas. Et prions-la de faire un choix.

Voulez-vous ?

— Ventre-saint-gris ! que veut dire

tout cela? grommelait en secouant sa tête chauve, le vieux Comtois, qui était allé se placer aux côtés de madame de Chevreuse.

Celle-ci, depuis dix minutes, cherchait l'occasion de s'évanouir utilement.

En attendant, elle respirait des sels, et répétait sur tous les tons:

— Malheureuse! Perfide Gaston! ma principauté de Sicile!

Au singulier défi porté par M. de Guise, Moncade s'inclina et alla prendre la dame voilée, qu'il conduisit respectueusement près de lui.

Mais, au lieu de la laisser faire

elle-même son choix aux termes du bizarre cartel, il prit sa main qu'il mit sans mot dire dans la main de Henri de Lorraine.

— Vive Dieu ! monsieur mon neveu, à quelle fête sommes-nous, je vous prie ? exclama le vieux duc avec humeur.

— Monsieur mon oncle, c'est à M. le vice-roi qu'il vous faut demander cela. Le voici qui me donne et confère la main de madame Anne de Mantoue...

— Anne de Mantoue ?... répéta encore Pescaire avec son éternel sourire.

— Hé ! qui donc, s'il vous plaît ?... commençait le duc triomphant à son tour.

Mais la dame releva tout-à-coup son voile.

— Madame de Guise ! ! ! dit le duc en reculant de trois pas.

Celle-ci lui lança un foudroyaut regard.

— Madame ma nièce ! s'écria piteusement le vieux duc.

Puis il ajouta tout bas :

— Je comprends de reste à présent..... l'Espagnol maudit..... Ah! vive Dieu! vive Dieu! quel voyage!

Pour Moncade, il fit aussitôt retirer ses gens.

Madame de Guise avait joué à ravir son rôle de statue.

Restait maintenant à expliquer sa présence au palais du gouvernement espagnol.

Moncade lui avait bien appris le matin une longue tirade de

reproches mérités, de récriminations jalouses; mais, outre qu'elle avait mauvaise mémoire, sa nature de femme lui fournit un expédient plus simple et de beaucoup supérieur.

— Vous êtes bien coupable, dit-elle à l'oreille de son mari; mais vous êtes malheureux : je vous pardonne.

La belle physionomie du vice-roi avait perdu toute expression sardonique.

Quand il fut seul avec la famille

de Lorraine, il s'avança vers M. de Guise, et dit avec douceur :

— Monsieur le duc me pardonnera, j'espère.

J'ai dû céder au désir d'une belle dame en quête de son inconstant époux.

— Ah?... fit amèrement le duc en interrogeant l'Espagnol du regard.

Celui-ci ne broncha pas.

C'était un don Juan plein de délicatesse.

— Madame de Guise, reprit-il avec un sang-froid merveilleux, est à Naples depuis hier seulement, monsieur.

C'était l'exate vérité: la veille, madame de Guise était à Portici.

Le duc devint distrait et prit la main du vice-roi.

— Monsieur de Moncade, dit-il avec bonhomie, je m'efforce d'y croire.

A cet aveu suffisamment comi-

que, l'Espagnol eut peine à garder son sérieux.

Mais une diversion lui vint, dont il se fut passé à la rigueur.

Tout-à-coup, en effet, les miquelets rentrèrent à reculons et en tumulte. M. de Modène les poussait l'épée dans les reins à la tête des Français.

M. de Guise s'était précipité au-devant d'eux.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-il en prenant l'épée de Modène. Je n'ai

pas donné ma parole... Au fort St-Elme, messieurs !

— Bien dit, monsieur mon neveu !... assurez-vous du vice-roi, je vous conseille, et en avant !...

Cependant, sur un ordre de Moncade, les miquelets revenus de leur première surprise, s'étaient rangés près de la porte.

Tout présageait une affreuse mêlée dans ce lieu étroit où les ennemis se coudoyaient avant d'en venir aux mains.

Madame de Chevreuse se préparait sérieusement à s'évanouir.

Un nouveau personnage vint

encore compliquer la situation. Anne de Mantoue pâle, mais l'œil brillant d'une détermination calme et réfléchie parut sur le seuil.

Les deux partis s'écartèrent avec respect pour lui ouvrir un passage.

— Que cherche ici madame de Pescaire? dit le vice-roi étonné.

Anne ne répondit pas.

Marchant droit à M. de Guise, elle dit un mot à voix basse.

Celui-ci s'inclina profondément, remit au fourreau son épée, et dit en s'adressant à Moncade.

Monsieur, je vous offre trève

pour ce soir. A demain les hostilités !

Pour que le lecteur n'aille pas faire de suppositions gratuites et nuisibles à la réputation posthume de la belle vice-reine, nous nous croyons obligé, au risque de ralentir l'action, d'expliquer en peu de mots cet incident.

Anne, éloignée par les ordres de Moncade, avait facilement prévu le piége tendu à M. de Guise.

Le nom de Mantoue allait ser-

vir à consommer une trahison.

La fière italienne, indépendamment du tendre intérêt qu'elle portait au duc, se souleva contre cette honte. Suivie seulement de son page, elle traversa nuitamment les rues de Naples et gagna le palais de Guise.

C'était elle qui avait prévenu Modène et envoyé ce secours inespéré.

Mais si elle voulait bien sauver le duc, elle n'entendait pas perdre le vice-roi.

Rappelant le service rendu, et s'adressant à l'honneur de Henri de Lorraine, elle ne pria pas, elle exigea.

Moncade avait froncé le sourcil et relevé fièrement sa moustache ; il se couvrit, et fit un pas vers M. de Guise.

Les Français, de leur côté, murmuraient hautement.

— Monsieur mon neveu, dit à demi-voix M. de Chevreuse, en le prenant par le bras, ne plai-

santons pas, je vous supplie. Si vous n'êtes roi, madame la duchesse plaide en séparation.

Vive Dieu! vous ne voudriez pas ruiner mon bonheur domestique.

Henri de Lorraine se dégagea doucement, imposa silence aux siens d'un geste impérieux, et s'avança vers Moncade, voulant lui épargner la moitié du chemin.

Monsieur le vice-roi, dit-il, non sans une légère teinte d'ironie,

M. le vice-roi me pardonnera, j'espère.

J'ai dû céder au désir d'une belle dame, en quête de son inconstant époux.

C'étaient les propres termes de Moncade.

La riposte s'était fait attendre; mais elle venait à point encore.

Le marquis furieux voulut élever la voix.

— Chut ! fit mystérieusement M. de Guise.

Madame de Pescaire vous croyait en tête-à-tête avec madame de Guise.

L'Espagnol, hors de lui, fit un geste de menace.

— Je suis à vos ordres, vous savez, reprit impitoyablement M. de Guise. Mais à votre place, je m'efforcerais de croire.

A ces mots, laissant le vice-roi maugréer et froncer le sourcil à son aise, il revint vers Modène et le vieux duc.

— Messieurs, dit-il, depuis quand mène-t-on la guerre devant les dames? Rengaînez, je vous prie.

Puis, baisant gaiement la main de sa femme, il lança à l'adresse de madame de Pescaire une longue et tendre œillade accompagnée de ces mots à double entente:

— Ce soir, je suis tout au bonheur; je retrouve un cœur que je croyais perdu pour jamais; demain il sera temps!

Le lendemain, une flotte espagnole était en vue de Naples.

M. de Guise ne recueillit point

l'héritage du bon roi René; mais il ramena sa femme à Paris.

Tout nous porte à penser que M. le marquis de Pescaire suivit le conseil de son noble rival: il s'efforça de croire.

Nos deux don Juan firent partie nulle. Le seul gagnant dans tout ceci fut le bon M. de Chevreuse; il parvint, en effet, à calmer les fureurs de la belle Uranie, qui ne plaida point en séparation.

— Monsieur, mon neveu, dit-il à Henri de Lorraine, en touchant le sol de France. Vous m'avez fait

perdre ma fortune, et je n'y ai point regret.

J'étais riche; maintenant je suis heureux. Vive Dieu! De grand cœur, je vous donnerais du retour.

LE MARIN ET LA NOVICE.

MARTHE ET ANTOINE.

I.

C'était la nuit, sur l'océan Atlantique, à quelque soixante lieues S.-E. des Açores.

La mer dormait. Pas une ride à

sa surface polie. On eût dit un gigantesque miroir de jais réflétant à perte de vue la pâle lumière des étoiles. Le brick *la Torpille*, immobile, dressant vers le ciel son symétrique édifice de bois et de chanvre, semblait, ainsi éclairé par une lumière douteuse, un de ces modèles d'architecture navale livrés sous verre à la curiosité du dimanche des honnêtes badauds.

Son équipage, en apparence du moins, dormait comme lui, comme le vent, comme la mer. Le pas de l'officier de quart, arpentant avec

lenteur le plancher du gaillard d'arrière, rompait seul ce silence absolu. Encore s'arrêtait-il quelquefois, prêtant craintivement l'oreille. Puis il recommençait sa promenade, frisonnant et tâchant de se reprendre à quelque souvenir de jeunesse, à quelque rêve d'avenir.

Il ne pouvait. Son énergie native s'affaissait sous cette angoisse indéfinissable, avant-goût de la destruction, qui saisit l'homme dans l'absence complète de mouvements extérieurs et de bruits.

L'air était tiède et lourd, le fir-

mament limpide. Parfois, pourtant, une brume fugitive élevait entre les vergues ses diaphanes et capricieuses vapeurs. L'officier, naïf Breton qui avait gardé superstitions et croyances sous la calleuse enveloppe du marin, se signait pieusement alors. Il croyait voir grimper ou s'affaler le long des cordages les âmes en souffrance de ses parents trépassés.

Le pauvre diable eût échangé volontiers ces quelques heures d'inquiétude vague et de méditation forcée contre deux nuits entières

de belle et bonne tempête. Et pourtant il n'était pas au bout ; le sablier, indifférent à tout, même à la mauvaise humeur d'un lieutenant de brick du commerce, mesurait le temps grain à grain. Plus s'impatientait ce dernier, plus la primitive horloge montrait de patience et minutieuse exactitude.

Parfois l'envie prenait à l'officier de lancer toute la bordée de ~~quatre~~ quart dans les agrès. Et en effet, n'était-il pas honteux de voir ces fainéants de matelots faire corps avec le pied des bas mâts ou

s'adosser immobiles contre le bastingage?

Mais à quoi bon les déranger? les voiles étaient dûment serrées sur leurs vergues, comme, dans l'armoire, attendant son tour, le linge d'une ménagère soigneuse. Les cordages, bien abraqués, donnaient au brick ce vernis de *fashion* nautique, privilége exclusif d'ordinaire des bâtiments de l'Etat. Dieu sait qu'on avait eu le temps de reste, depuis quinze grands jours de calme. Que faire donc? imiter la mer, et le navire, et les matelots : — se taire.

Le Breton voulait bien ; mais la fièvre le gagnait. Ce silence de mort se transformait dans sa cervelle surexcitée en bruyant et fantastique tintamarre. Cette immobilité prenait vie ; c'était un mouvement désordonné, furibond ; un glas tintait à son oreille, dominée par des chants de fête. Sa mère l'appelait ; mais un branle joyeux l'enlaçait de ses étourdissantes spirales ; sa mère — sa bonne mère ! — disait :

« Viens ; je meurs. » Lui, se mêlait haletant à cette joie folle : il dansait.

Sa mère mourait ; il dansait toujours.

Enfin, vaincu par cette prostration qui suit la fièvre, il se laissa tomber sur le banc de quart, incapable de voir, de parler et d'entendre.

Ce fut, en vérité, grand dommage ; sans cet accident, il eût pu voir quelque chose de bien réellement vivant s'agiter, parler à voix basse et enfin s'asseoir à quelques pieds de lui.

Ce quelque chose était un homme

et une femme : Antoine Malo, le second du brick, et une toute jeune fille de la plus exquise beauté. Celle-ci se nommait Marthe.

— Antoine, disait-elle, ce doit être mal ce que je fais là, mais... vous l'avez voulu.

Antoine s'efforçait d'élever jusqu'à sa lèvre une main qu'on retirait obstinément.

— Voyons, monsieur, reprit la jeune fille, vous aviez un grand secret à me révéler, ce me semble. J'écoute.

— Marthe, murmura le second, ne l'avez-vous pas deviné?

La jeune fille se tut; Antoine s'anima.

— O Marthe! dit-il, depuis longtemps vous savez que je vous aime..... ne niez pas; vous le savez.

— Puisque je savais votre secret, Antoine, dit la jeune fille avec une raillerie enfantine, pourquoi me faire venir ici à cette heure?

— C'est que je voulais savoir... Oh! ne regardez pas ainsi autour de vous avec inquiétude, Marthe.

J'ai compté sur ce calme quand je vous ai donné rendez-vous. Voyez! le lieutenant dort sur son banc de quart, le timonier à sa barre, les matelots je ne sais où..... perchés sur les vergues comme des oiseaux du large... N'ayez donc point de crainte, et dites-moi...

Antoine s'arrêta embarrassé. Marthe perdit son sourire et baissa la tête en rougissant.

— Vous ne voulez pas, Marthe? reprit le second d'une voix à peine intelligible.

Il se sentait timide outre mesure devant cette enfant de seize ans,

pure, sans défiance ni protection. Il ajouta pourtant encore :

— Vous ne voulez pas me dire si vous m'aimez ?

Marthe leva les yeux. Une larme se balançait aux longs cils de sa paupière.

— Antoine, dit-elle, Dieu a rappelé à lui celle qui me tenait lieu de mère. J'ai cru en vous ; je vous ai dit : Remplacez-la... N'est-ce pas preuve que je vous aime, Antoine ? Aurais-je agi autrement avec un frère ?

— Un frère! répéta tristement le second.

— Vous êtes trop jeune pour me servir de père, dit Marthe avec simplicité.

— Oh! certes... mais il est un autre lien...

La jeune fille fit un mouvement pour s'éloigner.

— Non! par pitié, restez, s'écria Antoine; c'est la dernière fois que je vous parle ainsi. Hélas! j'avais cru... mon désir était si ardent!...

Pardonnez-moi d'avoir espéré, Marthe ; je suis bien cruellement puni.

Marthe s'était arrêtée et regardait son compagnon avec une tendresse mêlée de pitié. Nous savons plus d'un honnête homme, fait comme vous ou moi, pas davantage, qu'un tel regard eût rendu satisfait de lui-même de fond en comble ; mais le second de *la Torpille* n'était pas d'un naturel facile à encourager sans doute, ou bien plutôt il connaissait Marthe mieux que nous. Toujours est-il que ce doux regard ne dissipa point sa tristesse.

— Avoir trouvé la femme qu'il fallait à mon bonheur, murmura-t-il, et rester seul au monde!

Marthe laissa échapper un soupir.

— Pauvre Antoine! dit-elle.

— Oui, vous me plaignez! s'écria-t-il avec amertume. Vous faites assez pour me laisser croire que, sans un hasard fatal, vous m'eussiez aimé peut-être..... Savez-vous que c'est à prendre en haine le Dieu qui vous enlève à moi, Marthe?

La jeune fille se recula effrayée.

— Oh! Antoine! Antoine!... dit-elle.

Mais celui-ci ne voulait pas écouter. Son esprit, à l'affût d'un moyen de fléchir sa compagne, venait de se cramponner à une chance extrême. Comme ces remèdes violents qui sauvent ou tuent, son moyen devait amener une crise ; il le saisit avec transport.

— Avez-vous donc espéré me voir céder sans murmures? reprit-il. Si

j'avais eu un rival heureux, je l'aurais tué, Marthe. Vous vous donnez à Dieu ; je blasphème.

Et comme la jeune fille, pâle d'épouvante, cherchait à l'arrêter d'un geste suppliant, sa voix prit un accent mélancolique :

— J'étais chétien, dit-il. Ma bonne mère m'avait dit autrefois : Prie ; et je priais au souvenir d'elle... Mais voilà qu'un jour la félicité se trouve sur mon passage : une femme que j'aime de mon premier amour... Et Dieu vient qui se met

entre moi et le bonheur... Je crois encore, mais je maudis!

— Grâce! grâce! disait Marthe.

— Je maudis! répéta Antoine avec force; — car cette jeune fille qui m'eût fait bon avec son amour, me rejette loin des principes de ma jeunesse. Par elle, je suis malheureux; pour elle, je serai criminel, peut-être...

Marthe s'était mise à genoux.

— Mais, continua Antoine, dont la voix grave et mordante arrivait comme une menace aux oreilles de sa compagne, — mais la jeune fille

sera en paix avec sa conscience ; elle aura rempli son vœu... que sa volonté soit faite ! elle aura damné celui qui l'aimait plus que la vie.

Le silence que nous avons essayé de décrire au commencement de ce récit régna de nouveau, troublé seulement par les sanglots étouffés de Marthe et un bruit vague, inexplicable. Nulle oreille à bord ne s'ouvrit pour le saisir.

— Antoine, dit enfin la jeune fille, que Dieu ait pitié de moi !... je vous aime.

Le second, ivre de joie, tomba aux genoux de Marthe.

Ce fut un de ces instants si rares, si courts, où l'âme se recueille pour savourer à loisir son bonheur; Antoine regardait, idolâtre et fou, cette pure enfant qui venait de lui donner son cœur. Sa main pressait à peine la main de Marthe : un religieux respect avait remplacé sa fougue; de bonne foi, il s'étonnait de son audace.

Une heure après, il était encore à genoux. La tête de Marthe s'était penchée, et les longues mèches de ses beaux cheveux blonds venaient frôler la rude et épaisse chevelure

du marin. Il se faisait entre eux comme un suave et silencieux échange de pensées. Qu'avaient-ils à faire de paroles?

Le quart touchait à sa fin. La mer s'était insensiblement couverte d'un brouillard épais. Le brick donna un léger coup de tangage.

Deux ou trois têtes se levèrent le long du plat-bord.

— As-tu senti, matelot?

— Oui, le brich flaire le vent d'une lieue.

— Si ça pouvait tant seulement être ça !

Et le premier interlocuteur présentait successivement sa joue à tous les airs de vents.

— Pas plus qu'à fond de cale! dit-il enfin avec désappointement.

Cependant les oscillations du navire devenaient plus fréquentes et moins problématiques ; plusieurs matelots s'étaient déjà mis sur leurs jambes.

— Venez, Marthe, dit Antoine à voix basse.

La jeune fille, effrayée de ce réveil soudain, se levait pour suivre son compagnon, lorsque tout-à-coup sortit du brouillard...

Mais j'aimerais à vous dire maintenant ce qu'étaient le brick *la Torpille*, la jolie Marthe et Antoine Malo, son heureux amant.



LE SERMENT.

II.

Sous le règne de Louis XV, un enfant inconnu fut recueilli par les sœurs de la charité de Vannes : c'était une fille ; on la nomma Marthe.

Pendant quinze ans elle vécut avec les bonnes religieuses n'écoutant que des paroles de paix, ne voyant que des actes de miséricorde et de dévouement. Marthe sut apprécier leur vie; personne n'influença sa vocation; elle demanda elle-même à faire son noviciat.

Ce fut une joie générale à cette nouvelle, car Marthe était la fille chérie de la communauté. On avait vu souvent quelque sainte sœur, rigide pour elle-même et nouant à peine le grossier cordon de sa jupe de bure sans taille, fixer soigneu-

sement les plis de la robe de Marthe, et lisser avec une indicible coquetterie les soyeux bandeaux de ses longs cheveux blonds. Marthe était si douce! elle était si modeste, malgré sa merveilleuse beauté!

La jeune fille eut à peine commencé son noviciat, qu'un enthousiasme ascétique s'empara d'elle. La placide existence de ses compagnes ne lui sembla plus suffisamment méritoire. Elle désira des dangers, des tortures au sein desquelles on pût confesser la foi du Christ: elle rêva le martyre.

La religion, cette chose que l'homme n'a point faite, est trop forte souvent pour le cœur et la tête de l'homme.

La mère prieure du couvent allait partir pour Cayenne. Ignorante et fougueuse, la jeune novice crut que là était le martyre et aussi le salut. Elle sollicita si ardemment, qu'elle obtint la permission de suivre la mère Cécile. Toutes deux s'embarquèrent à Lorient.

Il y eut bien, à bord du brick de la compagnie des Indes *la Torpille*, quelques chenapans pour rail-

ler ce fret de nouvelle espèce; mais la beauté de Marthe lui fit un défenseur de chaque officier. Bientôt d'ailleurs le zèle charitable des deux femmes changea la raillerie en respect. Au bout de deux semaines, quiconque eût prononcé à bord le nom de la mère Cécile sans y mettre le respect convenable, aurait trouvé vingt bras, poings fermés et manches relevées, prêts à lui faire rentrer les paroles dans le corps.

Le voyage commença sous de tristes auspices. Les vents contraires

prirent le navire à la sortie du port et ne le quittèrent plus. Il y avait un mois entier que *la Torpille* avait perdu de vue les côtes de France au moment où nous l'avons rencontrée, arrêtée par un calme plat, dans les eaux des Açores.

Marthe, en montant sur le navire, avait senti faiblir sa résolution. C'était la première fois qu'elle se trouvait ainsi au milieu d'hommes. Or, quoi qu'aient pu dire certaines personnes dans leur excusable partialité, l'aspect premier des matelots n'est pas toujours fait

pour séduire. La pauvre enfant traversa tremblante cette haie de visages hâlés par la mer; elle écouta, stupéfiée, cette langue de bord tout hérissée de jurons et mugie par des voix rauques ou éraillées. Quelque temps était nécessaire pour qu'elle pût découvrir, sous eette repoussante écorce, les éminentes qualités qui distinguent le caractère des hommes de la mer.

Cependant, elle entra dans la cabine, déjà plus qu'à-demi consolée. Sur son passage, un regard plein

d'une muette et soumise adoration avait croisé son regard. Elle se sentait une protection, et prenait espérance.

Ce bienfaisant regard était parti d'un œil noir magnifique dont le propriétaire, second du brick, n'était autre qu'Antoine Malo. Les liaisons se nouent vite à bord. Antoine était beau et meilleur encore. La vieille religieuse aimait à causer. Bientôt il y eut une sorte d'intimité entre les passagères et Antoine. Celui-ci vit Marthe chaque jour, il lui parla, et put apprécier le trésor d'amour et de pu-

deur que recelait cette jeune âme, qui ne s'était point souillée au contract du monde. Antoine naviguait depuis son enfance; il ne connaissait guère les femmes que par les récits à la fois attendrissants et grotesques de quelque sentimental conteur du gaillard-d'avant; Marthe était plus ignorante encore; à leur insu ils s'aimèrent.

Lorsque Antoine, sondant son cœur, y découvrit sa passion, déjà forte, il ne s'effraya point. Voir Marthe, écouter sa voix douce et pénétrante était alors son seul dé-

sir. Un mois ou deux de traversée lui semblait un inépuisable avenir de bonheur.

Pour Marthe, elle gardait son heureuse sérénité. Que pouvait-elle craindre? son ignorance lui sauvait inquiétudes et remords.

Après trois semaines de traversée, la mère Cécile tomba dangereusement malade. Quand approcha la mort, elle ne pleura point sur elle-même : sa vie entière n'avait-elle pas été une longue attente de ce suprême moment? Elle pleura

sur Marthe, la pauvre enfant, qui restait seule.

Elle la recommanda au capitaine; mais le capitaine avait autre chose à penser. La dernière heure de Cécile eût été amère si Antoine, la main sur le cœur, n'eût fait serment de protéger Marthe.

La vieille religieuse sourit et s'en alla vers Dieu.

Jamais serment fait de bon cœur ne fut plus largement tenu.

LE PIRATE.

III.

Mais, pendant que nous avons fait ce récit, les évènements ont marché. Le pont du brick est le théâtre d'un épouvantable tumulte.

Ce n'était pas la brise qui avait fait tanguer le navire. L'avant d'une longue barque, qui sortit tout-à-coup de la brume, dut être, pour l'équipage, une terrible explication du mouvement de la mer.

En un instant, la bordée de quart fut sur pied; mais les assaillants étaient déjà sur le pont. Le pauvre lieutenant breton passa sans transition du sommeil à la mort. Avant que le capitaine fût éveillé, avant qu'il eût tiré un seul coup de fusil, les hommes de l'équipage tombaient égorgés à la mer

ou gisaient garrottés dans le faux-pont.

Aussi, faut-il le dire, le seigneur capitaine dont Salvador Vieyra de Tonda y las Campanas avait, pour son coup d'essai, agi en maître forban. Son embarcation s'était approchée, silencieuse comme la mort. Le premier, il avait escaladé *la Torpille*; son poignard avait goûté le sang le premier.

C'était un déserteur des gardes-françaises. Embarqué à bord d'une goëlette espagnole, il avait trouvé la discipline nautique plus sévère encore que les lois de subordination

militaire. Ne pouvant ici déserter, il fit révolter l'équiqage, tua les officiers, etc., etc.

Vieille histoire.

Ensuite, moitié de gré, moitié de force, il prit le commandement de la goëlette.

Le capitaine Salvador n'était point un homme à dédaigner. Il avait mis la main sur un nom formidable, portait barbe rousse, cheveux en friche et mine mélodramatique. S'il eût vécu dans ce temps heureux, le dix-neuvième siècle, on en aurait pu faire

un rapin estimable ou un *fort rôle* des théâtres de boulevard. En 1760, la médiocrité n'était point encore une profession. Boileau avait dit :

Soyez plutôt *forban*, si c'est votre talent.

Boileau avait, de nécessité, trouvé cela quelque part.

Depuis plusieurs mois, le capitaine Salvador croisait dans ces parages sans qu'une seule prise fût venue consolider son autorité chancelante. La veille, enfin, la vigie avait crié : *Navire !*

Malheureusement pour l'ex-garde-

française, le navire était un marchand corsaire de Saint-Malo. Quand la pauvre goëlette, remorquée par embarcations à cause du calme, fut arrivée à portée de pistolet, le malouin démasqua sa batterie. La goëlette s'en alla comme elle était venue.

Je me trompe : elle s'en alla honteuse et battue, la coque criblée, traînant après soi les débris de sa mâture.

Au point du jour, Salvador vit *la Torpille* à l'horizon. Le brick, lui, ne pouvait apercevoir la malheu-

reuse goëlette, rasée comme un ponton, et que les nombreuses avaries de sa coque tenaient enfoncée à fleur d'eau. Il fallait au seigneur capitaine une revanche pour se remettre en bonne humeur, et un autre navire pour tenir ses pieds secs. La nuit vint, la brume s'éleva; il eut revanche et navire.

Un seul homme fit résistance. Antoine, averti par le cliquetis des armes, se retourna au moment de quitter le pont, et, prenant les pirates par derrière, essaya de rétablir le combat. Quelque temps il se sou-

tint seul contre tous, faisant des efforts inouïs. Enfin son bras tomba épuisé le long de son corps.

— Qu'on le prenne vivant! s'était écrié Salvador.

Un marin de la goëlette s'élança; mais Antoine saisit à deux mains le sabre d'abordage avec lequel il combattait : le pirate tomba raide mort sur le pont.

— Qu'on le prenne vivant! s'écria encore Salvador.

Au moment où vingt forbans se

précipitaient, Antoine jeta son sabre par-dessus le bord, et se croisa les bras sur la poitrine. Une minute après, on le déposait, garotté, aux pieds de Salvador.

Celui-ci contempla une seconde le front calme, l'œil résolu de cet homme en face d'un trépas presque assuré.

— Qu'espérais-tu ? dit-il enfin.

— Vous prouver que je suis bon à quelque chose, mon commandant, répondit Antoine. Il y a longtemps que je m'ennuie à bord des navires

de la compagnie ; votre équipage était au complet ; j'ai fait ma place.

Le jeune marin montra d'un geste le cadavre du pirate étendu sur le pont. Un sourd murmure éclata parmi l'équipage de la goëlette.

— Silence, vous autres ! hurla Salvador. Toi, continua-t-il en s'adressant à Antoine, tu es un audacieux gaillard, et tu me plais. Tu auras le hamac du mort... va !

A ces mots prononcés avec la grâce convenable, Salvador ajouta un geste plein de majesté, Antoine disparut. Alors le forban se tourna vers le capitaine de *la Torpille* et son malheu-

reux équipage parqués autour du grand mât :

— Messieurs, dit-il en portant la main à son feutre, vous devez sentir que vous êtes désormais de trop à bord de *mon brick*... Que vous semble de cette gentille goëlette que vous voyez à l'ancre là-bas.

Le brouillard s'était levé. On voyait, en effet, à quelque distance, la *gentille goëlette*, rase, désemparée, et qui semblait une étroite ligne noire sur le miroitant azur de l'Océan.

Les marins de *la Torpille* frémirent d'indignation à cette dérisoire

demande, ce qui parut singulièrement divertir le seigneur Salvador. Quoi qu'ils en eussent, une embarcation les reçut jusqu'au dernier et les transporta à bord de la goëlette. A peine l'échange était-il fait, que le brick se balançait doucement, caressé par les premiers souffles de la brise. Salvador mit aussitôt à la voile.

Je ne saurais trop dire ce que devinrent le légitime commandant de *la Torpille* et son équipage ; Notre-Dame-de-la-Garde eut sans doute pitié d'eux.

Il va sans dire que Salvador avait gardé Marthe sur son brick. Le garde-française avait été jadis le héros de maintes aventures galantes ; il se sentait grande impatience de voir un peu de près sa jeune captive, et trépignait d'aise à l'idée de l'aubaine que lui envoyait ainsi le hasard.

En entrant dans la cabine, il trouva Antoine assis près de Marthe sur le divan, — son propre divan, à lui, depuis une heure. — Le sang lui monta violemment au visage.

— Voilà un maraud qui passe les bornes ! s'écria-t-il.

Et, saisissant Antoine au collet, il le poussa vers la porte.

Le jeune marin se retourna. Un seul bond le porta si près du pirate, que leurs visages se touchaient. Mais il s'arrêta, baissa la tête et sortit sans faire un geste, sans prononcer une parole. Dès ce moment son plan fut tracé :

S'humilier et se taire afin de vivre ;

Vivre, afin de ne pas abandonner Marthe.

Salvador prit cavalièrement la

place d'Antoine ; son visage resplendissait de cette fatuité soldatesque si comiquement exploitée dans une toile spirituelle s'il en fût, et qui jouit d'une vogue légitime. Il tordit victorieusement sa moustache, et, passant une main derrière Marthe, il voulut l'attirer vers lui.

Marthe leva son grand œil bleu. L'étonnement, l'effroi, la fierté se lisaient dans ce regard. Telle fut sa puissance que le forban, honteux et se sentant pris d'une timidité inconnue, baissa la tête en murmurant quelque banale excuse.

Ce fut l'affaire d'une seconde. Il reprit bientôt en partie son assurance et entama une vive escarmouche. Marthe restait immobile près de lui; elle était plus surprise encore qu'effrayée : la pauvre enfant avait compris naguère les paroles et les regards d'Antoine : l'amour vrai porte avec soi son truchement; mais la grotesque galanterie de l'ancien conquérant de caserne était pour elle lettre close. Salvador s'étonnait grandement de son côté; en se voyant ainsi embarrassé, presque timide, il se demandait s'il n'était plus ce vainqueur dont l'éloquence amou-

reuse triompha jadis de tant de vertus parisiennes.

Enfin, après une heure de siége infructueux, il lâcha prise. Il fit mieux : Marthe avait produit sur cette âme, où restaient quelques germes oubliés de sentiments généreux, une impression vive et profonde : en se retirant, il déclara que la cabine demeurerait affectée au service de sa *belle inhumaine;* il déclara même que lui, Salvador, n'y entrerait qu'avec la permission de la jeune fille. La promesse peut surprendre de la part d'un pirate. Voici qui est encore plus surprenant : il tint parole.

Un mois se passa. Marthe résistait toujours, ou plutôt une sorte de mystérieux respect, qui s'emparait toujours du capitaine à la vue de sa captive, avait suffi jusqu'alors à le tenir à distance.

Durant cette période, la jeune novice n'était qu'à demi-malheureuse : elle ne pouvait voir souvent Antoine à la dérobée. Celui-ci, pour veiller sur elle, s'était fait le valet du forban. Quand Salvador était sur le pont, les deux amants échangeaient quelques mots.

— Antoine, disait Marthe, Dieu nous a punis. Je le prévoyais ; mais

pouvais-je écouter mes craintes?..... vous étiez là.

Puis on entendait le pas lourd de Salvador descendant l'échelle d'une écoutille, et tout était dit.

Cependant cet état de choses ne pouvait durer éternellement. Toute patience a un terme, fût-ce la patience d'un pirate. Le jour vint où Salvador, mettant la main sur la garde de son poignard, dit :

— Je le veux !

Marthe pleura : le capitaine ne l'en trouva que plus belle. Il lui donna trois jours pour réfléchir, et

remonta sur le pont, la tête en feu, les jambes ivres. La jeune fille dut voir que son arrêt était définitivement prononcé.

UNE TROMBE.

IV.

La Torpille cinglait sous toutes voiles par une brise molle qui allait s'affaiblissant de plus en plus. L'équipage se croyait menacé d'un

calme : on était alors dans le golfe du Mexique, à plus de cent lieues de toutes terres.

Le capitaine était dans la cabine, aux pieds de Marthe, suppliant encore, mais sur le point de commander : le terme fatal donné aux réflexions de la jeune fille venait d'expirer.

Derrière la porte de la cabine, la main passée sous sa veste et tourmentant la lame d'un long poignard, Antoine Malo se tenait debout. Il écoutait et attendait.

Tout-à-coup un cri retentit dans la

mâture : la vigie avait signalé des brisants. Antoine n'eut que le temps de se jeter en arrière ; Salvador poussa la porte et s'élança sur le pont.

Marthe et Antoine tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— J'étais là, dit Antoine.

Marthe était tombée à genoux.

— Je l'aurais tué ! dit encore le jeune marin.

Marthe, interrompant sa prière, leva sur lui son œil plein de larmes.

— Je le savais, oh ! je le savais ! dit-elle. Dieu me pardonnera de vous aimer, Antoine, car il vous a fait mon ange gardien.

Quand Salvador mit la tête à l'écoutille, l'épouvante était sur tous les visages. Et, en effet, il y avait des brisants à l'avant, à l'arrière, partout. Le brick semblait en avoir franchi plusieurs avec un bonheur extraordinaire ; il aurait dû avoir touché déjà vingt fois.

En même temps, bien que le ciel fût resté serein, un grain tomba sur le navire avec la soudaineté de la foudre ; les mâts craquèrent, sollici-

tés par l'immense poids de toutes leurs voiles déployées en grand. Le brick aurait sombré si son mât de misaine ne se fût rompu dès l'abord au ras du pont.

Les plus hardis matelots s'étaient lancés dans les vergues ; malgré l'effort du vent, ils réussirent à ferler la grande voile. Deux ou trois étaient montés jusqu'aux barres du perroquet, mais le mât fouettait avec une violence irrésistible. Ils furent obligés de descendre, et le grand hunier continua de peser sur le navire ébranlé jusqu'à la quille.

Cependant la mer s'était soulevée

furieuse, le navire courait comme le vent; mais il avait beau courir, les brisants semblaient le suivre. La mer était blanche d'écume dans un rayon de deux cents toises.

Salvador n'était pas marin : il perdit la tête.

Pour les matelots, nul d'entre eux ne s'était jamais trouvé à pareil enfer. Ce n'était point une tempête, le ciel était bleu, le soleil inondait le navire de ses rayons éblouissants. Ceci même était un obstacle de plus, car le poudrin des lames, réfractant cette éclatante lumière, aveuglait les

marins, qui fermaient les yeux et restaient impuissants à la manœuvre.

Et le vent redoublait ; et les vagues irrégulières, furieuses, surgissaient instantanément, mues par une puissance inconnue. Elles ne suivaient point la direction du vent ; elles allaient se heurtant l'une l'autre et noyant la pauvre *Torpille* sous les écumants débris de leurs chocs gigantesques.

Antoine était demeuré près de Marthe ; il écoutait ce bruit sans inquiétude, sachant qu'il ne pouvait se trouver de brisants dans ces eaux.

Il monta enfin, et ce fut pour voir le grand mât de hune se rompre et tomber du même côté que le mât de misaine. Le navire se coucha ; l'eau fit irruption par-dessus le plat bord.

Salvador agitait fébrilement son porte-voix, abasourdi par cette série de désastres, incapable de prononcer une parole.

Antoine lui arracha des mains le signe du commandement.

— Du monde à la hune! cria-t-il ; coupez, débarrassez le bas mât.

Personne ne bougea ; l'eau entrait

toujours. Antoine pensa à Marthe, saisit une hache et s'élança vers la hune.

Le mât supérieur, débarrassé de ses cordages, tomba lourdement à la mer. Le brick se releva.

Ceci avait lieu pendant une sorte d'accalmie ; la mer brisait toujours, mais les vagues diminuaient : le navire, privé de toutes voiles, demeurait stationnaire. Antoine regarda la mer avec attention ; il vit les brisants changer sensiblement de place.

— Vite ! s'écria-t-il en courant au

capitaine, commandez qu'on borde la grande voile, monsieur ; nous sommes sur un volcan ; chaque minute peut être la dernière.

Salvador le regarda d'un œil stupide. S'il avait pu couper son dernier tronçon de mât pour offrir moins de prise au vent, il l'eût fait de grand cœur.

— Commandez !... reprenait Antoine.

Mais il fut interrompu par un cri général :

— Une trombe !

La mer s'élevait en forme de dôme à cinquante toises environ de l'avant. Du sein de ce mamelon liquide, une vis colossale s'élança rapide, tourbillonnante vers le ciel. Sa base labourait la terre, sa tête se cachait dans les nuages. Elle se dirigeait droit sur le navire.

— Borde la grande voile ! cria le capitaine.

— Il n'est plus temps ! dit Antoine.

Et il se précipita dans l'entrepont.

Une seconde après, il reparut tenant Marthe dans ses bras; puis montant rapidement sur le plat bord, il se laissa tomber à la mer avec son fardeau.

Salvador, fou de frayeur, suivit machinalement son exemple.

Au même instant, la trombe s'empara du navire, qu'elle enleva, fit tournoyer une minute, et le rejeta disloqué, brisé en mille pièces.

A LA MER.

V.

Une heure après, la mer s'était calmée. Un navire, passant sur le lieu du désastre, n'aurait trouvé nulle trace du terrible phénomène.

Seulement, une quantité innombrable de débris hachés menus et comme à plaisir jonchaient une étendue circulaire d'un quart de lieue.

Un seul mât restait entier, celui dont Antoine avait déterminé la chute. Flottant à fleur d'eau, il n'avait point donné prise à la trombe. Sur ce mât, Marthe, Antoine, et le capitaine se cramponnaient, ballottés par les derniers ressentiments de la tempête. Des autres matelots de *la Torpille*, il ne restait rien.

Tous trois étaient accablés de fatigue. Malgré le peu d'agitation de

l'eau, le mât roulait sans relâche. Un calme plat pouvait seul prolonger de quelques instants leur existence.

Antoine était au milieu du mât, près de Marthe qu'il soutenait. Salvador se cramponnait des deux mains à un fragment de la barre de perroquet. Tant que le mât roula, le capitaine n'osa quitter cette position.

Quand vint le calme, il se retourna et jeta un regard vers ses compagnons d'infortune. Antoine serrait Marthe contre son cœur.

La résistance de la jeune fille avait exalté le désir du forban jusqu'à la passion ; ce fut avec un mouvement de jalousie furieuse qu'il la vit entre les bras d'un homme, — de son valet.

Il s'avance en rampant le long du mât. Arrivé à portée, il étend le bras pour saisir Marthe par ses vêtements.

— Laissez ! dit Antoine avec menace.

— Insolent ! s'écria le capitaine en portant la main au poignard resté à sa ceinture.

Antoine sourit amèrement. D'un geste, il montra la mer sans bornes.

— Ils sont mort, dit-il ; nous sommes seuls ! un misérable et un homme de cœur… Arrière, te dis-je.

Salvador mit le poignard à la main ; Antoine fit passer Marthe derrière lui.

Alors il y eut un combat — si l'on peut appeler combat les effort désespérés de deux hommes qui, pressés par la mort de toutes parts, se cramponnant d'une main au faible appui que le flot secoue, se tendent l'au-

tre, non pour se prêter aide, mais pour se plonger mutuellement un poignard dans le cœur.

Salvador était robuste et brave, Antoine ne lui cédait en rien; de plus, il avait Marthe à protéger. Déjà il tenait son adversaire étouffé contre le mât et choisissait la place pour frapper, lorsqu'un bruit sourd retentit derrière lui.

Marthe avait disparu.

Alors il lâcha prise: le capitaine se releva, et ils attendirent avec angoisse l'instant où la jeune fille reviendrait à la surface. Elle tardait: Antoine allait se précipiter. Enfin

un lambeau de robe assombrit la transparence du flot.

Tous deux se penchèrent. Marthe fut péniblement soulevée et placée sur le mât, entre eux, puis il se tendirent la main.

Cela valait un serment de rester là pour veiller sur elle jusqu'à la mort. Ils s'étaient compris : Marthe n'était plus qu'un symbole de paix, un être faible, aimé, réclamant un double dévouement.

Cependant, un seul espoir leur restait. Ils étaient pour ainsi dire, sur la grande route de France aux Antilles : un navire pouvait passer ;

mais il fallait que ce fût promptement, car il étaient sans vivres. Antoine avait seulement un petit flacon d'eau-de-vie qu'il donnait à Marthe goutte à goutte, quand la pauvre jeune fille s'affaissait sous le poids de la fatigue et du besoin.

Une fois vaincu par la soif, il porta machinalement le flacon jusqu'à ses propres lèvres; mais il le laissa retomber sans y toucher: c'était la vie de Marthe.

Douze heures se passèrent ainsi, douze heures d'angoisse indicible, de

tortures qu'il ne faut point essayer de peindre.

Vers le soir, comme le soleil se couchait, Salvador aperçut une voile.

Le garde-française, moins habitué à la mer qu'Antoine, était plus épuisé. Il montra l'horizon d'un geste morne, et ne put prononcer une parole. Il pressentait que, pour lui, le navire arrivait trop tard. Antoine éleva vers le ciel un regard de reconnaissance passionnée.

— Marthe sera sauvée! dit-il.

Et, pour conserver les dernières forces de la jeune fille, il l'assit sur le mât, la soutenant complètement de son bras tendu en dossier. Cet effort le tuait, il le sentait; mais qu'importait cela?

La nuit tomba. Le navire était à un demi-mille encore; mais il avait aperçu le mât : une embarcation s'approchait à force de rames.

A cette heure, qui semblait devoir être celle du salut, la scène atteignit son suprême degré d'horreur.

La nuit était devenue si noire, que

les trois naufragés ne se voyaient plus; ils entendaient l'embarcation passer tantôt à droite, tantôt à gauche. Les hommes qui la montaient hêlaient incessamment, demandant un cri, un mot qui les guidât dans leur recherche.

Et les malheureux ne pouvaient produire un son saisissable; ils n'avaient plus de voix.

— Marthe, Marthe! râlait Antoine, — que Dieu te sauve, et je te rends à lui!

La pauvre fille n'entendait plus

En ce moment, la chaloupe passa si près d'eux, qu'ils virent l'écume phosphorescente de son sillage. Puis elle vira de bord, et reprit la route du navire.

Antoine avait suivi d'un œil fixe les mouvements de l'embarcation. Quand il la vit s'éloigner, un reste de vie parut se ranimer dans ce corps épuisé par un travail qui passe l'imagination. Serrant, autant qu'il était en lui, la main de Salvador, il poussa Marthe jusqu'auprès du garde-française mourant. Celui-ci, par un dernier effort, retint la jeune fille. Alors

Antoine se laissa tomber de tout son poids à la mer.

Marthe ne vit point cela : elle était évanouie.

—

La chute d'Antoine produisit un bruit sourd et prolongé dans le silence profond de cette nuit de calme. Le jeune marin ne s'était pas dévoué en vain : les hommes de la chaloupe l'entendirent.

Ils firent sur-le-champ force de rames et heurtèrent bientôt la tête du mât. Salvador, à bout d'énergie, mais soutenu encore par l'instinct d'une prodigieuse volonté, garda sa

position jusqu'au dernier moment. Les matelots saisirent Marthe dans leurs bras.

Au même instant, les muscles de Salvador se détendirent, sa main abandonna son appui, il tomba et disparut comme Antoine.

Ce dernier seul put être retrouvé par les marins de la chaloupe. Couché au fond de l'embarcation, il reprit lentement ses sens ; son regard terne et déjà glacé par la mort parcourut les bancs et s'arrêta sur Marthe.

— Sauvée ! murmura-t-il.

Son œuvre de dévouement était ac-

complie. Il était mort déjà, que ses mains jointes semblaient encore remercier le ciel.

Marthe, toujours évanouie, fut ramenée à bord du navire, qui était un bâtiment français.

Quelques années après, à Lorient, une foule considérable de marins de tous grades escortaient un cercueil : c'était celui d'une femme, d'une religieuse. Elle avait trouvé la mort à bord d'un navire en quarantaine apportant la fièvre jaune.

Cette femme avait été longtemps comme la providence de Lorient ; on citait d'elle des traits de dévouement

si admirables, que l'imagination se refusait à les croire.

Ce dévouement s'exerçait presque uniquement en faveur des hommes de mer : aussi les matelots l'avaient-ils surnommée la *Sainte-Femme*. Il n'en était pas un qui n'eût l'œil humide en escortant son convoi funèbre.

C'était Marthe.

FIN.

IMPRIMERIE DE GIROUX ET VIALAT, A LAGNY.

